femmes & hommes en église
BULLETIN INTERNATIONAL

Lectures ouvertes de la Bible

Partenaires autrement

Numéro 70 juin 1997 Trimestriel ISSN 0294-3700

sommaire

femmes &hommes en eglise

Dossier

Relectures féministes de la Bible 2
Françoise Lautman
Femmes et hommes, partenaires de Jésus 6
Elisabeth Tassel
Un groupe de lectures ouvertes 12
Ce que le christianisme a à dire 15
Pauline Hensman
Hagar : chemin de liberté 19
Aldina da Silva
Le voile en deux maux 21
Ghaïss Jasser

Actualités

Parité 23
Une ordination historique 25
Monique. Bertin - Françoise Vergès
L'affrontement 27
Antoinette Langlois

Vie de l'association

...Il était une Foi à Lyon 28
Monique Chomel
Informations réseau 31
Jonas 32

Avez-vous lu ?

Drewermann, Daniel Louÿs, Faessler et Carrillo 35
Biblica 38

Comité de rédaction
Madeleine Arondel-Rohaut, Monique Chomel, Alice Gombault, Serge Lafitte, Albéric de Palmaert, Donna Singles

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION : ALICE GOMBAULT - COMMISSION PARITAIRE N° 63-173
REALISATION : IMPRIMERIE ORCADES - 12, RUE DES CARMELITES 86000 POITIERS
DEPOT LEGAL : 2e TRIMESTRE 1997

DLP 17-06-97002256

Lectures ouvertes de la Bible

Parler de lectures ouvertes de la Bible, c'est considérer celle-ci comme un livre qui a encore quelque chose à nous dire, c'est-à-dire l'inverse d'un livre clos, malgré sa rédaction dans une culture patriarcale. Nous avons souhaité les lectures de nos amies et amis protestants. Les contraintes du temps n'ont pas permis une pleine collaboration. Nous avons cependant puisé largement dans leurs réflexions : chez Françoise Lautman, sociologue des religions et membre du groupe Orsay, dans l'exposé qu'elle a fait lors des Assises du dialogue interreligieux à Paris en novembre 1996 et dans une communication du pasteur G. Delteil devant l'Observatoire de la Parité en mars 1996, qui donne des clés de lecture. La belle relecture d'Hagar, faite par Aldina da Silva, au colloque Orsay XI, vient magnifiquement compléter ce dossier. Aux lectures bibliques faites sous diverses latitudes (Haïti, groupe biblique français, Sri Lanka), nous avons voulu joindre une proposition de lecture ouverte du Coran.

Les "Actualités" sont dues en partie aux "reportages" de nos amies : A. Langlois, M. Bertin et F. Vergès. La "Vie de l'association" donne un compte-rendu substantiel du colloque de Lyon (en attendant la publication des actes), rédigé par M. Chomel. On trouvera ensuite des nouvelles, intitulées "Informations Réseau". En effet, la dispersion des groupes chrétiens, qui ont en commun un esprit de recherche, d'ouverture et de réforme, nuit à leur audience et à leur efficacité. Chacun possède son originalité et son identité ; on ne peut les fédérer arbitrairement. Leur nombre et leur variété constitue aussi la richesse de ce mouvement. C'est pourquoi nous voulons donner plus de visibilité au réseau auquel nous appartenons en commençant par donner des nouvelles des uns et des autres, et se faire l'écho de leurs initiatives. La publication de la lettre de Jonas va dans ce sens ; elle est destinée à appuyer la démarche de ce groupe frère, bien que ne recoupant pas immédiatement nos objectifs .

La rubrique "Avez-vous lu" est particulièrement en cohérence avec le dossier. Les auteurs cités se situent tous dans un esprit de lectures bibliques ouvertes. L'unité de ce numéro en est renforcée.

Alice Gombault

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

8° Jo 22 680 01

Relectures féministes de la Bible

Pour ouvrir ce dossier, c'est chez Françoise Lautman, sociologue des religions et membre du groupe Orsay que nous avons puisé ces réflexions faites dans le cadre des Assises du dialogue interreligieux à Paris, novembre 1996.

Plusieurs courants principaux coexistent et s'influencent mutuellement :

1 - Relire des histoires exemplaires

Une recherche littéraire qui consiste à répertorier les récits qui évoquent des femmes dans la Bible et à en faire, lorsqu'ils s'y prêtent, des lectures analogiques qui les mettent au rang des textes pivots de la Bible. On peut prendre là l'exemple des destinées tragiques analysées par Phyllis Tribble[1], les histoires de 4 femmes sacrifiées.

Hagar, la servante que Sarah livre à Abraham pour en avoir un enfant lorsqu'elle se croit stérile et qu'elle fait chasser lorsque celui-ci paraît faire concurrence à Isaac, l'enfant légitime enfin obtenu ;

Tamar, fille de David, soeur d'Absalom, violée par son demi-frère Amnon, ce qui entraînera des conflits meurtriers où elle est vite oubliée, entre les frères, puis entre David et Absalom ;

la fille de Jephté, dont on ignore le nom, victime du voeu imprudent de son père qui avait promis pour prix de sa victoire le sacrifice de la première créature qu'il rencontrerait à son retour ;

enfin, l'histoire macabre et moins connue, mais très illustrative de cette concubine, que son maître en voyage, livre aux étrangers qui voulaient le violer lui (car le viol d'une femme est moins scandaleux manifestement que celui d'un homme) et que, l'ayant retrouvée sans vie au matin sur le seuil de sa porte, il la découpe en 12 morceaux qu'il envoie aux tribus d'Israël pour appeler à la vengeance contre le tort qu'on lui a fait en tant que propriétaire de cette femme.

Une première lecture vise à faire ressortir tout ce qui, en plus de leur destin tragique, marque le statut inférieur, aliéné à un autre ou à une autre utilité, de ces femmes parfois même pas nommées. Hagar est sacrifiée à l'élection d'Israël ; Tamar, qu'on n'écoute jamais, n'est qu'un prétexte entre son père et ses frères ; on plaint surtout la fille de Jephté de mourir

1. *Destinées tragiques*, publié par Phyllis Tribble à Philadelphie en 1984 (Texts of terrors; litterary feminist readings of biblical narratives) et traduit par le Groupe Orsay (groupe de féministes protestantes françaises) en 1990

sans homme et sans enfants et la concubine qui n'est qu'un bien domestique.

Pourquoi revenir sur ces quatre histoires tragiques, dit Phyllis Tribble, c'est qu'on ne peut traiter les récits bibliques comme les restes d'un passé éloigné, primitif, inférieur. Ils continuent de se produire parmi nous. Ceux qui possèdent cette culture biblique s'y réfèrent dans leur souffrance. Elle a rencontré une femme noire qui se disait rejetée comme Hagar et une fille violée qui arborait un bandeau portant l'inscription "mon nom est Tamar" et les faits divers ne manquent pas de femmes coupées en morceaux. Dans les uns et les autres, on peut entendre, comme dans les chants du serviteur souffrant d'Isaïe, le récit de la Passion, mais ici ce sont des femmes qui sont servantes souffrantes et images du Christ.

2 - Ressusciter une histoire des femmes

Un autre courant cherche à retrouver dans les incidents évoqués, dans la construction du récit, parfois dans ses silences, sa confrontation avec d'autres passages, sa place dans un ensemble, les traces d'une histoire des femmes effacées par les avatars successifs du texte ou des traditions de lecture patriarcale. On peut en donner rapidement deux exemples :

A propos de Myriam, un des trois personnages à la tête d'Israël lors de la sortie d'Egypte, moment fondateur de l'Histoire d'Israël. Après que les eaux de la mer Rouge se soient écartées pour laisser passer Israël et refermées en engloutissant les égyptiens, Myriam entraîne dans une danse les femmes d'Israël en chantant un hymne dans lequel les exégètes reconnaissent le récit le plus ancien de la sortie d'Egypte. Dans ce texte Myriam bien qu'en position de pouvoir n'est pas présentée comme soeur de Moïse, cela n'apparaît (comme un ajout ?) que dans des parties plus récentes du texte. Les exégètes qui connaissent la coexistence à cette époque de forme matriarcale et patriarcale de société et l'habitude des filiations ou des fraternités mythiques pour conforter après coup la fusion de plusieurs groupes, font l'hypothèse que Myriam était le chef d'un de ces groupes. A l'appui de cette hypothèse, on évoque également le récit d'un incident où Aaron et Myriam défient le pouvoir de Moïse en arguant : "Est-ce à Moïse seul que le Seigneur a parlé ? Ne nous a-t-il pas parlé à nous aussi ?" (Nb 12) Le Seigneur confirme le pouvoir de Moïse en frappant Myriam d'une lèpre qui la fait bannir du camp pour 7 jours. Le peuple attend sa guérison et réintégration pour repartir. Dans ce passage classiquement vu comme confirmation du pouvoir de Moïse, une exégèse féministe déduit, par le caractère du châtiment qui n'atteint que Myriam, l'enjeu qu'il y avait à la diminuer et de l'attente du peuple l'importance de son statut.

Le second cas est peut-être l'exemple le plus connu en France, de théologie féministe : cette "Elle" en mémoire de qui Elisabeth Schüssler-Fiorenza[1] appelle les femmes à la prise de possession de leur héritage spirituel.

Dans les récits de la Passion, trois disciples se distinguent : Judas qui trahit, Pierre qui renie et cette femme qui, au cours du repas précédent à Béthanie, vient répandre un parfum de grand prix, les uns disent sur les pieds, les autres sur

1. *En Mémoire d'Elle*, publié par Elisabeth Schüssler-Fiorenza à New Yorik en 1983 (In Memory of her) et traduit au Cerf en 1986

la tête de Jésus. A ses disciples qui crient à l'impudeur et au gaspillage, Jésus rétorque "D'avance elle a parfumé mon corps pour l'ensevelissement... Partout où sera proclamé l'Evangile, dans le monde entier, on racontera aussi, en souvenir d'elle, ce qu'elle a fait".

En fait, on en parle aussi peu dans la catéchèse que dans la liturgie, et on n'a même pas retenu son nom (à l'exception de Jean qui l'identifie à Marie de Béthanie).

Et pourtant, cet incident qui est rapporté par les 4 évangiles a une double charge politique et spirituelle. La charge politique qui évoque une onction messianique ou royale entre le récit du complot des ennemis de Jésus et celui du jugement par le tribunal romain a pu contribuer à faire juger ce texte comme dangereux politiquement et à en minorer les premières interprétations et par voie de conséquence celles qui ont suivi. La charge spirituelle ou prophétique montre des femmes mettant l'accent sur un messianisme lié à la mort et à l'ensevelissement, elles qui seront présentes aussi sous la Croix, alors que les disciples auront fui et qui seront les premières à recevoir l'annonce de la Résurrection. On a là un récit d'un messianisme authentique mieux reçu par les femmes et qui fait pendant au récit de la dernière Cène où il n'y a que des hommes.

"La théologie féministe", affirme Elisabeth Schüssler-Fiorenza "et l'interprétation biblique sont en train de redécouvrir que l'Evangile chrétien ne peut être proclamé si on ne rappelle pas l'importance des femmes disciples et de ce qu'elles ont fait. Elles sont en train de reprendre possession de ce souper à Béthanie comme héritage chrétien des femmes afin d'apporter un correctif au symbole et à la ritualisation d'un dernier repas où ne figurent que des hommes et qui dénature la qualité de disciple et de ministre chrétien". Et elle s'appuie sur une citation de Judy Chicago : "Toutes les institutions de notre culture nous disent à travers des mots, des actions, et même plus, des silences, que nous sommes insignifiantes, mais notre héritage est notre pouvoir"[1]. Elle y attache tant d'importance que cette citation "notre héritage est notre pouvoir" revient trois fois en quelques pages. La même perspective conduit à rechercher l'histoire et les rôles des femmes dans les premières communautés chrétiennes, à retrouver en interrogeant de cette façon les texte, les structures des premières "communautés des égaux" et la repatriarcalisation qui a rapidement suivi.

3 - Retrouver ou inventer une Bible et un Dieu au féminin

D'autres théologiennes s'attachent au langage de la Bible, comme Virginia Molenkott[2] qui recense tous les mots hébreux féminins qui désignent Dieu : "shekina" sa présence, "ruah" son esprit, "hokmah" la sagesse, l'emploi fréquent du mot "rehem" qui signifie utérus et miséricorde. Elle recherche aussi toutes les images féminines de Dieu. On les trouve surtout dans les textes prophétiques ou poétiques, Isaïe ou les psaumes, où Dieu se compare à une mère pour son peuple, et plus qu'une mère "même si celles-là oubliaient, moi je ne t'oublierais pas" mais aussi bien à une accoucheuse ou à une maîtresse de maison. En fait les exégètes montrent que l'image d'un Dieu père est assez rare dans l'Ancien Testa-

1. *The Dinner Party : a symbol of our heritage*, N.Y. Doubleday, 1979
2. *Dieu au féminin*, Centurion, 1990

ment (sinon liée à l'expression Dieu des armées qui a un autre sens) et celle du patriarche qui a pris une si forte prégnance dans l'imaginaire chrétien, vient d'un texte relativement tardif, l'évocation de l'Ancien des jours de la prophétie de Daniel, image abondamment reprise par les peintres occidentaux mais surtout après la Renaissance. Sans vouloir suivre la quête de Virginia Molenkott dans ses détails, on peut citer la mise en évidence des usages du mot "aide" qui casse des stéréotypes. L'usage le plus connu jusqu'à son analyse en était dans le récit de la création. Il n'était pas bon que l'homme soit seul et Dieu voulut lui faire "une aide semblable à lui". L'usage de ce mot a entraîné toute une interprétation d'infériorité de celle qui aide à celui dont on est l'aide. Or Virginia Molenkott relève 21 fois l'usage de ce mot pour désigner le secours que Dieu apporte aux humains. Si le même mot est employé pour Eve et pour Dieu on peut en conclure qu' "Eve est à Adam ce que Dieu est à l'humanité" ce qui n'est pas absolument une position inférieure !

Mais cette retrouvaille d'un vocabulaire biblique féminin de Dieu coïncide avec une conquête linguistique qui fait revendiquer par les femmes un rapport homologue à Dieu, c'est-à-dire pour les femmes un rapport à un Dieu purement et simplement féminin, ou comme on dit en anglais à un "Goddess", une déesse. Cela se pratique jusque dans les séminaires protestants interconfessionnels comme celui de Berkeley. Dans le meilleur des cas on laisse la liberté, ou l'indétermination, en disant Dieu, Il ou Elle. Ce qui lorsqu'il s'agit du présent n'offre peut-être pas autrement de problèmes mais pose au moins des questions d'approche historico-critique lorsqu'il s'agit de mettre dans la bouche de Jésus, par exemple, la formule : "Notre Père et Mère qui êtes aux cieux" ! D'autant plus que la place de sa mère est traditionnellement revendiquée d'autre façon !

Françoise Lautman

Bible

Le Vatican et les évêques américains se sont finalement mis d'accord sur une version de la Bible américaine utilisant "le langage inclusif". Ce langage est destiné à éviter toute discrimination sexiste vis-à-vis des femmes dans le choix des mots. (La Croix, 15 mars 1997)

Femmes et hommes partenaires de Jésus
chez Saint Jean

Elisabeth Tassel, religieuse dominicaine, ancien membre du Conseil d'administration de FHE, a continué à travailler dans l'optique qui lui était familière et nous a transmis cet exposé fait dans le cadre d'une formation d'été en Haïti pour 75 religieux, hommes et femmes.

1 - La Bible : des grilles de lectures

La Bible et la vie

Dans la vie, on ne rencontre pas LA femme mais beaucoup de femmes ; dans la Bible, on en rencontre peu (pas une n'est nommée dans les Psaumes...) mais ce sont souvent de grandes figures. Les textes portent la marque de leur époque et du contexte juif : les femmes sont respectées mais mineures toujours, comme dans presque toutes les sociétés. Comme l'écrit G. Guttierez "*l'histoire humaine a été écrite avec une main blanche, une main masculine, de la classe sociale dominante*". Mais rien n'a pu effacer l'originalité de Jésus et sa passion proprement divine pour des hommes et des femmes libres.

"Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi ? Comment lis-tu ?"

demande Jésus au légiste pour qu'il réponde lui-même à sa question : qui est mon prochain ? Et nous, comment lisons-nous la Bible ? Les lunettes des lectrices et des lecteurs sont-elles les mêmes ? Comme les écrivains bibliques ou les commentateurs, nous avons trois types de lunettes à notre disposition, quand il s'agit des femmes.

des lunettes patriarcales, qui renforcent ou légitiment le statut inférieur des femmes : on ne voit pas que Paul les oublie (1 Co 15) ; on biaise les traductions pour ne pas appeler diacres des femmes bien que Paul utilise le même mot que pour les hommes; on suppose a priori que les disciples d'Emmaüs sont deux hommes...

des lunettes féministes, qui cherchent à reconstruire l'histoire des femmes avec Jésus, scrutent les textes où elles sont présentes, découvrent un homme fraternel et amical : Jésus, qui débusque les préjugés et s'associe les femmes pour la mission,

des lunettes partenariales, qui s'attachent aux relations hommes/femmes dans les textes et l'histoire des premières communautés et découvrent que l'Esprit

nous invite à grandir et à oeuvrer ensemble comme fils et filles de Dieu, à la fois différents et égaux.

Nous avons parfois deux paires sur les yeux, si ce n'est trois.

Dans les Evangiles, Jésus et les femmes sont en relation étroite

Les disciples, hommes et femmes, le suivent dans un compagnonnage assez audacieux, qui faisait jaser. On ne parle pas, sauf pour Pierre, de la situation maritale de ces disciples qui peut-être suivent Jésus avec leur conjoint. Mais la petite troupe de missionnaires itinérants était surtout composée de jeunes, libres de leurs mouvements, de leurs choix.

Quelles femmes regarder dans la Bible ?

Toutes bien sûr, mais encore ? Les lectures patriarcales abondent sur les malades, les pécheresses, les pauvresses, ces pauvres filles, ces mauvaises filles sur lesquelles Jésus s'est penché pour les relever. Pour moi, avec des lunettes que je voudrais "partenariales", je choisis ici des femmes "normales" qui nous permettent mieux de voir où se situe la libération de la femme en tant que femme et pas seulement en tant que pauvre ou que malade. Sans oublier que trop de femmes de par le monde cumulent ces handicaps...

Nous évoquerons l'Evangile de Jean en commençant par les deux récits d'onction et de lavement des pieds aux chapitres 12 et 13. Deux récits qui se suivent et se ressemblent trop pour qu'on ne les rapproche pas. La Passion est proche : Jean évoque le complot des grands prêtres et la trahison de Judas. Il y a de la solennité et de la gravité dans l'air. La situation offre la même triangulation : une femme, puis un homme lavant les pieds, un homme qui critique ou refuse et Jésus qui interprète les deux scènes.

2 - Marie de Béthanie, le temps où Dieu nous visite

Jésus interprète le geste que les hommes présents (et les femmes ?) ne comprennent pas. Ainsi, Judas ne "sent" rien : ni l'heure de Jésus, ni l'atmosphère d'amitié qui remplit, comme le parfum, la maison. Il renvoie Marie aux bonnes oeuvres, plutôt qu'à un geste gratuit ; il ne voit ni la femme, ni les pauvres, il ne voit que l'argent.

Marie professe sa foi sans paroles, dans un geste prophétique

Pressent-elle que celui qui est la résurrection et la vie ne pourra demeurer dans la mort, que les rites d'embaumement seront inutiles ? Le réveil de Lazare l'a-t-il éclairée ? Jésus justifie son geste en révélant le caractère unique du moment : "*vous ne m'aurez pas toujours avec vous*". On croit entendre le cri de douleur de Jésus en Lc 19,44 : "*Jérusalem, si tu avais su... mais tu n'as pas reconnu le temps où tu étais visitée*". Jésus ne méprise pas les pauvres mais bien l'alibi des pauvres. Il suggère "je suis plus que les pauvres moi qui vais mourir pour eux". Bientôt, il sera le pauvre en croix lui-même. Marie pressent cette "heure" et honore le Seigneur, anticipant la mort et la résurrection, et l'odeur du parfum se répand dans la maison.

Dieu a visité les femmes et elles l'ont reçu

Le geste de Marie est plus qu'un geste d'hospitalité, c'est une interprétation proprement théologique du moment : Dieu est là en Jésus et Jésus qui est là sera vainqueur de la mort. Jean qui a écrit au début de son évangile : "*Il est venu chez*

les siens et les siens ne l'ont pas reçu", aurait pu ajouter : il est venu chez les femmes et les femmes l'ont reçu. Bien sûr des hommes aussi l'ont reçu mais la plupart de ceux qui l'ont refusé étaient des hommes, enfermés dans le fonctionnement patriarcal du pouvoir religieux ou politique.

En mémoire d'elle : le dernier mot de Jésus en Matthieu et Marc,

C'est émouvant pour les femmes de savoir que : "*dans le monde entier, on redira en mémoire d'elle, ce qu'elle vient de faire*". C'est presque le mot de la Cène : "*faites ceci en mémoire de moi*". On est d'ailleurs dans le même esprit puisque l'on voit Jésus se laisser "mettre au tombeau" par Marie avant l'heure, de la même façon qu'à la Cène il offrira "en avance" son corps et son sang. Enfin, Jésus garde en mémoire le geste de Marie au point de le reprendre à son compte : c'est le lavement de pieds que Jean nous présente en lieu et place de la Cène.

3 - Jésus lave les pieds de ses disciples

Trois jours après cette scène, Jésus "*ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à l'extrême. Au cours d'un repas, il se lève de table, prend un linge, verse de l'eau et se met à laver les pieds de ses disciples*". Le geste de Marie a dû l'inspirer et ce n'est pas la seule fois dans les évangiles que Jésus se laisse inspirer par une femme, pour sa mission.

Pierre est choqué par le renversement des relations

Il ne peut supporter de voir l'homme Jésus, Dieu parmi nous, à genoux, dans le rôle d'une servante, d'un esclave (non juif), d'un disciple affectueux ou d'une épouse aimante. De nouvelles relations humaines commencent pour les disciples du Christ : "*Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi*". Pas de foi et d'amour sans service, car c'est le service réciproque qui crée la relation juste des disciples au Christ, puis des disciples entre eux, hommes et femmes.

Je vous donne un exemple, pour que vous fassiez de même

Nous retrouvons encore une fois le mot de la Cène "en mémoire de moi". Il s'agit de l'exemple de Jésus mais aussi de celui de Marie. Comment séparer les deux gestes, de la femme qui honore son Seigneur et du Seigneur qui honore ses disciples ?

Une femme à l'annonce silencieuse du mystère, un homme au service du lavement des pieds

En réciprocité d'amour et de respect, voilà la trouvaille de Jean. Que dire alors des tâches nobles ou ignobles, hautes ou basses ? Jésus ici piétine les hiérarchies sociales du patriarcat. La profondeur de son amour lui interdit d'entrer dans ce système dévalorisant aussi bien pour les garçons que pour les filles.

4 - Marthe et Jésus au tombeau de Lazare

A la mort de Lazare, Marthe professe sa foi et son espérance

On a un dialogue de révélation réciproque. Marthe lance son cri de souffrance et Jésus en appelle à sa foi ; elle répond avec sa foi juive qui pousse Jésus à se révéler : "*Je suis la résurrection et la vie*". Accueillant cette révélation, elle permet

à Jésus de poser le signe de la réanimation : "*si tu crois, tu verras la gloire de Dieu*". Dans la joie du réveil de Lazare, est-elle consciente de déclencher la Passion de Jésus ? Car Jésus signe son arrêt de mort devant les juifs présents. Lui qui se dit "la résurrection et la vie" donne sa vie pour son ami (15,13), pour la foule, "afin qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé" (11,42).

A la mort de Lazare, Jésus pleure avec Marie

Des hommes et des femmes demeurent interloqués devant ce petit fait qui contredit aux stéréotypes classiques. Jésus pleure avec une femme... peur ou horreur devant la mort, commencement de sa propre agonie, compassion pour la famille de Béthanie, simple réaction d'un homme qui ignore les préjugés ?

Lazare la discrétion, un homme réussi ?

Il est au coeur des deux scènes de Jean 11 et 12. C'est autour de lui que tout se joue, sans qu'on l'entende lui-même. Sa deuxième mort est annoncée après l'onction de Béthanie mais dans le sillage de la résurrection de Jésus. Devenu signe pour la foi, il mime en sa vie, en sa mort, le destin de Jésus, sans parole. Lazare s'efface car la communauté ne doit pas confondre la réanimation d'un mort avec la résurrection du Seigneur, mais de cette résurrection, il reste le signe vivant et dangereux ; les "juifs" ne s'y trompent pas.

5 - Femmes partenaires de Jésus dans Saint Jean

Jean insiste sur l'amour réciproque des femmes et de Jésus

Or l'amour fait des égaux : Jésus ne se penche pas sur les femmes, il ne les traite pas en inférieures. Dans une société qui faisait d'elles des mineures et restreignait leur rôle social, on comprend que les femmes aient rêvé avec Jésus d'un autre monde. Elles donnent toute leur mesure face à cet homme qui les aime avec respect. Et les amitiés féminines de Jésus font de lui cet homme si pleinement homme.

Les cinq femmes de Jean poussent Jésus vers son heure

L' "heure" de Jésus est celle de la mission-passion-résurrection dont les femmes ont l'intuition. Son visage et sa mission se révèlent au fil des rencontres qu'il noue avec des femmes dont la vie est comme tissée dans la trame de sa vie à lui : dans les situations de manque et de crise, il y a une femme prête à l'appeler ou à être appelée par lui. Rappelons-nous la mère de Jésus à Cana, le femme de Samarie qui réconcilie son peuple avec Jésus, les deux soeurs de Béthanie bien sûr, et Marie de Magdala que Jésus choisit pour premier témoin et première messagère : elle était là au matin de Pâques devant le tombeau, peut-être avec une ou deux amies... où étaient les disciples hommes ? Depuis longtemps ils avaient fui. Le Bien-aimé était certes au pied de la croix, mais ensuite ?

La place éminente de Marie de Magdala

Cette place éminente de Marie de Magdala a posé très tôt des problèmes aux Eglises, du fait de certaines rivalités masculines. L' "oubli" de 1 Co 15 nous laisse rêveuses, quand Paul énumère tous ceux à qui le Christ ressuscité est apparu sans nommer une femme ! On voit que les synoptiques, et particulièrement Jean, se réfèrent à une autre tradition.

Un jeu d'échos entre hommes et femmes chez Jean

Entre les hommes et les femmes disciples, il y a des échanges de rôle assez étonnants, au lieu des habituels stéréotypes masculins et féminins. Jugeons-en :

Nicodème, pharisien orthodoxe de Jérusalem est mis en parallèle avec une femme hérétique de Samarie : lequel est mieux disposé pour entendre Jésus ?

La Samaritaine vient puiser l'eau, Jésus lui demande à boire, mais c'est lui qui offre l'eau vive. Elle en oublie sa cruche...

Marie parfume les pieds de Jésus qui lave ensuite les pieds de ses disciples (dont Marie de Béthanie elle-même ?), tandis que Nicodème apporte des aromates au tombeau...

Judas est face à Marie de Béthanie comme l'anti-disciple face au disciple.

Pierre est interpellé par un serviteur *et* une servante.

La mère de Jésus et le disciple aimé sont placés en réciprocité sous la croix.

Marie de Magdala passe avant Pierre comme témoin du ressuscité. Elle court vers les disciples qui, à leur tour, courent vers le tombeau. Même course, même amour éperdu.

Marthe *et* Thomas nous donnent les professions de foi les plus explicites.

Le Jésus de Jean apparaît donc totalement étranger à toute discrimination basée sur le sexe ou la classe. Quant à l'Esprit-Saint, toujours là, il-elle semble trouver ses délices parmi les hommes et les femmes, comme la sagesse des proverbes (8,31). Ce qui se dit en langage johannique "le vent souffle où il veut..." (4,8)

La femme qui enfante (16,21)

La femme qui enfante est un merveilleux symbole de tout l'Évangile de Jean : un monde nouveau s'enfante, en Galilée, en Samarie, à Jérusalem même, chez les Grecs aussi (12,20), dans la douleur, dans la passion, dans la mise à l'épreuve mais pour la joie. Cela ne peut se dire avec des hommes seulement. Aussi les femmes ont-elles chez Jean, leur place normale et nécessaire. La terre n'a pas été confiée aux hommes seuls et les femmes ne peuvent seules mettre au monde la société plus juste que dessine le lavement des pieds.

6 - Le lavement des pieds, modèle des relations communautaires

Les problèmes des communautés johanniques

Les communautés johanniques avaient des problèmes entre hommes et femmes, entre juifs, grecs et samaritains, entre juifs de Judée et juifs de la diaspora et avec les Romains, en plus des différences qui traversent tout groupe et dont Jean témoigne moins : les relations maîtres/esclaves, riches/pauvres, citadins et ruraux et les relations de leadership dans les communautés et entre les Églises.

Une réponse est proposée

La réponse, c'est vivre en disciples du ressuscité et, avec son Esprit, inventer un modèle de relations, fondé sur la reconnaissance de la paternité de Dieu et de la fraternité en Jésus. La foi ne suffit pas pour résoudre les conflits et construire l'unité : il faut aussi que la communauté invente des pratiques de vie sociale qui y correspondent et cela suppose une vigilance et une lutte continuelles. Les historiens pensent que la communauté primitive a réellement vécu sur un pied d'égalité entre hommes et femmes pendant un

temps, mais que la reprise en mains masculines a vite suivi, tant sont fortes partout les structures traditionnelles. Il n'importe, le modèle évangélique est là et il appartient à chaque génération d'essayer de l'actualiser.

De nouvelles relations

La relation des membres de la communauté entre eux se veut fraternelle et sororale, ce qui introduit de l'égalité dans les différences de génération, de sexe, d'origine sociale ou ethnique, contre toute prétention à la supériorité ou à la domination. Ceux qui disent "notre Père" se mettent à égalité devant Dieu, quelles que soient leurs situations sociales plus ou moins "élevées".

La relation d'autorité devient le service de la fraternité, dans l'esprit du lavement des pieds. Celui qui détient une charge n'est pas dispensé de la fraternité, il est même tenu d'autant plus à la manifester avec les gestes de l'égalité. Le plus petit comme le plus grand est responsable de la communauté.

Le signe ecclésial de cette égalité des enfants de Dieu, c'est le baptême

Le baptême manifeste et communique le don de la fraternité fait par Dieu à tout homme ou femme. On peut faire mentir le signe ou on peut le faire parler en vérité : une même eau, une même parole, un même pardon, un même appel, pour tous, hommes ou femmes, riches ou pauvres, juifs ou grecs, noirs ou blancs, jeunes ou vieux, esclaves ou libres, malades ou bien-portants, responsables ou gens de la base...

Que faisons-nous, personnellement et en Église, de ce signe gravé sur notre corps, qui résume à lui seul la nouveauté du Christ à annoncer dans nos société malades des relations de domination ?

Elisabeth Tassel

Clés de lecture

La Lecture, j'entends celle de la Bible. C'est un enjeu décisif pour les Eglises de la Réforme. L'autorité des Ecritures est un thème fondamental.

Or, ces Ecritures ont été rédigées et transmises dans des sociétés patriarcales. Elles en portent l'empreinte. L'autorité du livre peut aussi servir à perpétuer un ordre patriarcal.

Actuellement, les recherches portent sur trois points :

- le concept de référence à l'Ecriture : qu'est-ce que se référer à une écriture reçue comme normative, mais qui n'est pas tombée du ciel, qui a été produite à travers tout un processus de rédaction et de transmission ? Bref, le statut de l'autorité du texte.
- l'histoire de l'interprétation, car entre le texte et nous, s'est imposée toute une tradition de lecture qui a imposé parfois un certain modèle d'interprétation.
- la mise à jour du conflit des interprétations. L'Ecriture n'est pas un donné homogène. La Parole ne se donne qu'au travers de cette pluralité des Ecritures qui impose l'exigence d'une constante réinterprétation. Il est du plus haut intérêt de faire apparaître des textes qui, issus de cultures patriarcales, témoignent d'une toute autre approche des relations hommes/femmes (le Cantique des Cantiques, par exemple). Textes méconnus ou oubliés ou déformés dans une pré-compréhension stéréotypée.

Gérard Delteil,

in Le Passouvent, n°44. Communication devant l'Observatoire de la Parité (novembre 1996)

Un groupe de lectures ouvertes

Depuis plusieurs années, sous l'impulsion de Michèle Buret, un groupe, en référence à FHE, se réunit régulièrement pour lire la Bible à partir des textes originaux hébreux ou grecs. On trouve ici une approche de la méthode mise en oeuvre et des découvertes faites.

Femmes, soyez soumises à vos maris, comme au Seigneur. Car le mari est le chef de la femme, tout comme le Christ est le chef de l'Eglise... Maris, aimez vos femmes..." *Ep. 5,22 (TOB)*

C'est ce texte que nous avons osé aborder, non sans réticences très explicites : que pouvions-nous faire de formulations pareilles, aussi claires ? Il n'est pas sûr que Paul ait écrit l'épître aux Ephésiens... soit ! Mais c'est un texte canonique ! Bel et bien de notre tradition, de nos liturgies.

Nous avons osé. Avec le soupçon qu'on peut en faire une lecture ***non misogyne.*** Comment ? Nous l'ignorions ! Mais s'il y a une cohérence profonde dans l'univers biblique, alors il n'est pas possible que la femme reçoive l'ordre d'être ***soumise*** à son mari.

"La foi est une manière de posséder déjà ce qu'on espère, un moyen de connaître des réalités qu'on ne voit pas". *Hb 11,1 (TOB)*

Histoire d'un mot

Il nous a fallu deux séances de travail pour nous apercevoir qu'aucun verbe, aucun impératif ne figurait dans le v.22 dans le texte grec de l'édition Nestlé-Aloud que nous avions sous les yeux : le mot "hypotassomenoi" "soumis" était tout simplement absent, rendant donc le v.22 incompréhensible sans le v.21, généralement non lu dans la liturgie : "soumis les uns aux autres dans la crainte du Christ". L'apparat critique indique que des manuscrits comportent "hypotassesthosan" (subjonctif à la 3e personne du pluriel), d'autres "hypotassesthe" (impératif), versions qu'ont suivi les traductions françaises. L'édition grecque a préféré la leçon plus difficile, plus courte, "qui s'accorde avec le style succinct des recommandations de l'auteur", commente B.M. Metzger[1]. Nous pouvons nous aussi choisir le texte le plus court, sans l'impératif ou le subjonctif : "Femmes, à vos maris, comme au Seigneur". "Les autres versions s'expliquent par la

1. "*A textual commentary on the New Testament*" 1971, p. 608-609

recherche de la clarté", poursuit Metzger ! Est-ce uniquement le souci de la clarté qui les guide ? Ou cela convient-il particulièrement aux hommes ?

En ce cas, dans la continuité de ce qui précède, c'est-à-dire une "soumission réciproque" (v.21) quand les membres du corps du Christ "sont remplis" dans l'Esprit (v.19), il est simplement indiqué que les femmes sont "soumises" à leur mari. Or, un peu plus loin, c'est bien un impératif qui est adressé aux hommes : "agapate" "aimez" vos femmes, au v.25, commenté au v.28 par "c'est ainsi que les hommes doivent aimer leur propre femme". Il est à noter que 3 versets concernent les femmes (v.22-24) et 9 les hommes (v.25-33) ! Nous ne nous attendions pas à une exhortation si brève concernant les femmes et si développée pour les hommes.

De toute façon, même si le mot "soumis" est absent du v.22, comme du v.24 d'ailleurs -Paul n'insiste vraiment pas !- même si l'on note qu'aucun ordre n'est donné aux hommes de "dominer" leur femme, il n'en reste pas moins qu'il est question d'une soumission des femmes à leur mari.

Contexte

Il est beaucoup question dans la lettre aux Ephésiens de la construction du corps du Christ, à laquelle chacun participe : chacun y trouve sa place, y a sa fonction, avec la même dignité. qu'est-ce qu'un corps sans tête ? Une tête sans corps ? Ce corps qui s'accomplit est "plénitude" (plérôme en grec), construction mutuelle, "soumission réciproque" dit le v.21 du ch. 5 qui semble achever et conclure une longue description de la vie des "sages" (v.15) "dans l'Esprit" (v.18) "Soyez remplis dans l'Esprit disant..., chantant..., rendant grâces... soumis les uns aux autres dans la crainte du Christ".

Le terme grec "hypotassomenoi" signifie "***placés sous***". Que signifie que les membres du corps, comme la tête, soient "placés les uns sous les autres" ? Le même préfixe "hypo" "sous" se retrouve dans le verbe "hypakouein", "entendre", "obéir", "écouter". Peut-on être à l'écoute de quelqu'un si l'on est au-dessus de lui, si on le domine ? Si on le veut pour soi, si on l'utilise ? Alors, être soumis, dans ce contexte, voudrait dire être à une place de ***service*** de l'autre, ne pas se croire ***au-dessus*** des autres.

Dans ce corps, le Christ "***tête***" a l'initiative, est au fondement, il rassemble les croyants autour de lui, il les réconcilie, détruit les barrières de la haine (2,16), mais jamais d'une façon autoritaire, despotique, à la manière d'un pater familias ! Car lui-même, à l'écoute du désir (de vie et de paix) de l'autre, c'est-à-dire de chaque membre du corps, est à l'écoute de son Père, transmet tout ce que le Père lui donne, est "***soumis***" à la volonté du Père qui est de faire des êtres humains ses "fils adoptifs" (1,5). Le rôle du Christ est d'initier une même famille d'enfants de Dieu. Un autre texte de Paul, dans I Co 15,28, parle ainsi du Christ : "Quand toutes choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même sera soumis à celui qui lui a tout soumis, pour que Dieu soit tout en tous". Cette soumission n'évoque guère celle d'un esclave, mais dit explicitement que c'est celle du fils... et qu'elle est divine !

Dans le cadre général du "comment vivre ensemble dans l'Esprit", qu'est-il dit aux femmes ? aux hommes ?

Aux femmes

Nous n'avons pas pu ne pas penser à la parole divine de Genèse 3,16 à la femme quand rien ne va plus entre Adam et Eve : "...vers ton mari ta convoitise, et lui dominera sur toi". ***Convoiter*** : vouloir

pour soi, posséder, utiliser l'autre à ses propres fins... n'est-ce pas le dominer ? Nous nous sommes demandé ce qu'une femme "convoitait" en un homme dans notre société. Un ***enfant***, quand elle balance le géniteur, une fois l'enfant obtenu, ou quand elle est tellement mère qu'elle en oublie d'être épouse. Une ***reconnaissance sociale***, une place : "je suis la femme de untel", cela pose ; (le choix du célibat peut signifier le refus d'avoir un homme comme porte-drapeau !). Si j'ai un "mec", je n'ai plus besoin de personne. L'homme peut servir donc à exorciser la solitude, à avoir de l'argent, une position, des enfants. Il devient objet, n'existe plus en tant que tel, pas plus que la femme quand elle est objet sexuel.

Une autre place de la femme, ***sous*** l'homme, est d'être à son écoute, d'être attentive, de collaborer à des projets communs : construire un couple, etc. Cela rejoint le projet divin de Genèse 2,18-23 : la femme tirée de l'homme est créée pour être son semblable et son vis-à-vis, "en face de lui" et au besoin "contre lui", pour qu'ils "se parlent" -les différents sens de l'expression hébraïque "kenegdo".

Aux hommes

Si l'ordre est donné aux hommes d'aimer leur femme, c'est que... cet amour ne va pas de soi ! Non point l'amour-passion, mais l'amour dont le Christ aime son Eglise. "L'homme dominera sur toi" : Genèse 3,16 diagnostique ainsi la disparition de l'amour. Un paysan veuf se disait à propos de sa servante : "je l'épouserai, comme cela je n'aurai plus à la payer".

Aimer sa femme, c'est tenir compte de ses désirs. C'est également avoir souci de ses maternités. Il y a corrélation entre l'amour pour soi et l'amour pour l'autre et non pas négation de soi-même au profit de l'autre : "Celui qui aime sa femme s'aime lui-même" (v.28). Paul va très loin puisqu'il dit que l'homme doit se livrer pour sa femme comme le Christ pour l'Eglise (v.25). N'est-ce pas mettre la femme à la première place, faire de l'homme son "serviteur" ? Comment se fait-il qu'on a accusé Paul de misogynie ?

Enfin, quand Paul cite au v.31 le texte de Genèse 2,24 : "C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils formeront tous les deux une seule chair", il évoque les séparations nécessaires au développement des personnes et donc de l'amour. Il semble important pour Paul de souligner que la femme doit séparer l'homme de sa famille pour qu'il ne recherche plus en elle un mère. C'est un homme qui parle. Nous, en tant que femmes, pourrions dire que "la femme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son mari et ils formeront tous deux une seule chair".

De même, l'amour des parents a entre autres fonctions, pour l'homme, de séparer plus particulièrement le garçon de sa mère, pour la femme, la petite fille de son père.

Ce que le christianisme a à dire

La lecture de la Bible par les femmes du Sri Lanka ouvre leur espérance.

Regardons le récit rapporté par le 4e Evangile, à propos de la femme prise en flagrant délit d'adultère, que l'on conduisit devant Jésus (Jn 8, 1-11). Ses accusateurs voulaient tendre un piège à Jésus en l'amenant à pardonner sa condamnation et sa lapidation. Mais le Dieu dont Jésus est venu inaugurer et proclamer le règne était un Dieu d'amour inconditionnel envers l'humanité, un Dieu qui n'a jamais exigé que les gens s'érigent en juges sur leurs soeurs. Dans le prologue du même évangile, il est écrit : "Personne n'a jamais vu Dieu ; mais le Fils unique de Dieu, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître" (Jn 1,18). Mais Jésus avait conscience de cette pulsion des êtres humains, qui semble les attirer, comme l'acier vers un aimant, à assister et à prendre plaisir à l'humiliation publique, violente et cruelle, et au meurtre sanglant d'une femme qui ne se conformait pas au modèle établi ; des normes doubles appliquées aux femmes et aux hommes - on n'avait pas amené avec elle son partenaire dans l'adultère - et il savait à quel point ces hommes, qui se rendaient justice à eux-mêmes et s'érigeaient en juges à son égard et à l'égard de la moralité sociale, s'étaient écartés de la Torah. Il lança le défi à tout homme parmi eux qui fût sans péché de jeter la première pierre. Quand tous les hommes furent partis, honteux ou pris de remords devant ce qui aurait été un acte de violence sadique, révoltant et sanguinaire, envers une femme sans défense, Jésus se tourna vers la femme et lui demanda de manière significative : "Personne ne t'a condamnée ?" Il semble qu'aucun de ceux qui s'étaient faits ses juges, qui étaient venus pour rendre la justice selon la Torah, ne l'ait trouvée coupable. Et les mots qu'il lui adresse : "Alors, moi non plus ! Va en paix et ne pèche plus", l'assurent du pardon de Dieu et lui annoncent la paix de Dieu sur elle.

Ce qui se serait passé dans l'esprit de la malheureuse femme, nous ne pouvons que l'imaginer. L'acte de Jésus était une libération dans tous les sens du terme - le don d'une vie nouvelle. Mais il nous faut réfléchir sur ce qui arrive à une jeune femme du Sri Lanka dans une situation semblable. A-t-elle un avenir ? Ne sera-t-elle pas rejetée par sa famille et mise au ban de la société ? Ses frères et soeurs chrétiens ne se joindront-ils pas aux ragots à son sujet, condamnant la "disgrâce" qu'elle a amenée sur elle-même et sur sa famille, etc. ? Même une jeune femme victime d'un viol n'en est-elle pas

de quelque façon rendue responsable ? Y aurait-il un espace pour que la "paix" entre dans sa vie, pour qu'elle soit acceptée, pour que sa vie ait du sens et qu'elle retrouve l'espoir de sorte qu'elle puisse grandir dans la compréhension de l'amour de Dieu pour chacun de ses enfants, sans distinction d'allégeance religieuse ou de non-religion ?

Cet épisode nous rappelle aussi que vers la troisième ou quatrième année de son ministère, Jésus fut lui-même objet de la torture, de l'humiliation, de la violence sadique et de l'exécution sur la croix - les gardes de la sécurité du Temple et les soldats romains exécutèrent la sentence de mort à l'instigation de l'ordre social et politique en place. Au Sri Lanka, on ne peut guère s'empêcher de dresser un parallèle avec le désespoir de milliers de femmes, de mères, de soeurs et de filles, face à la disparition de ceux qu'elles aiment, sous le long règne de terreur que nous avons traversé.

Peut-être le temps est-il venu pour les hommes de prendre conscience que Jésus parle avec "elles" depuis près de deux millénaires !

Les paroles de Jésus sont reprises en écho tout au long de l'histoire : "Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ; non, pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants " (Lc 23,28).

Dans le 4e Evangile (Jn 4,4ss), on lit aussi l'histoire de la Samaritaine qui vient puiser de l'eau au puits de Jacob, à un moment où il est déserté par d'autres femmes et rencontre Jésus. Pour nous, qui sommes repris dans les banalités des conflits ethniques, inter-religieux et sexistes, l'histoire est importante. Surprise qu'il lui demande de l'eau, à elle - réprouvée ethnique pour des croyances jugées hérétiques, condamnée pour "moralité licencieuse" - la voici entraînée dans une discussion profondément théologique avec lui. Elle est prête à le questionner sur un dilemme théologique qui la touche en profondeur, un dilemme qu'il nous faut affronter, nous tous, au Sri Lanka, qui prenons au sérieux notre foi et nos liens avec d'autres chrétiens différents de nous, tout autant qu'avec ceux qui ont une autre foi : où devons-nous aller pour trouver Dieu ? Au temple, au "kovil", à la mosquée ou à l'église ? Jésus, qui lui a annoncé qu'il est le Messie, dit que le temps est proche où nul lieu - Jérusalem ou ailleurs - ne sera précisément le lieu où l'on rend un culte à Dieu. C'est que Dieu est Esprit, que ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. Pour comprendre cela, il nous faut abandonner nos préjugés, nos prétentions de supériorité, notre disposition à substituer la religiosité et la piété à l'amour et à l'engagement pour la justice et la vérité. La Samaritaine manifeste une compréhension théologique profonde qui la mène à devenir la première apôtre du Royaume. Elle laisse sa cruche d'eau et se hâte pour porter le message à sa communauté : "J'ai vu le Messie" et pour conduire son peuple à Jésus et à une vie nouvelle d'engagement à l'oeuvre de Dieu. Son acuité théologique et son acceptation immédiate, sans réserve, de ce que Jésus avait à offrir, amena tout un village de Samarie dans la communauté des disciples du Royaume.

Parce qu'elle était une femme et qu'elle appartenait à une communauté que les Juifs regardaient avec méfiance, et qui était hostile à leurs notions de supériorité

religieuse et raciale, ironiquement, les disciples masculins de Jésus, qui voyageaient avec lui aux confins de la Samarie, s'étonnèrent de le voir converser avec une femme avec autant de sérieux. Les barrières ethniques, religieuses et sexistes qui, de soi, sont violentes et sèment la division, bloquaient la communication entre les deux communautés. Mais ils n'osaient pas lui poser la question : "Pourquoi parles-tu avec elle ?" En conséquence, ils firent l'expérience révélatrice de jouir pendant deux jours de l'hospitalité d'un peuple qu'ils considéraient comme des ennemis invétérés. Peut-être pourrait-on, au Sri Lanka, réfléchir très sérieusement sur cette rencontre. Nos propres communautés chrétiennes tendent à être sous la domination d'une direction masculine, sexiste, toujours bien loin d'accepter le plein ministère des femmes sur un pied d'égalité ou de transcender les barrières ethniques et religieuses entre nos peuples à la diversification enrichissante. Sur les questions les plus importantes, on "leur" demande de se taire et on ne les juge pas dignes d'être écoutées. Peut-être le temps est-il venu pour les hommes de prendre conscience que Jésus parle avec "elles" depuis près de deux millénaires !

La bonne nouvelle de Jésus pour les femmes : la libération des tabous sociaux, des stéréotypes, des tâches domestiques et de leur exclusion arbitraire

Enfin, parmi les nombreuses autres femmes dont les rencontres avec Jésus rompaient avec des traditions et des pratiques séculaires, je voudrais mentionner Marie-Madeleine, dont Jésus expulsa sept démons. Les expériences traumatisantes des femmes, en particulier dans une société patriarcale aux positions bien ancrées, comme la Palestine au temps de Jésus, conduisaient très souvent à la maladie mentale. On avilissait les femmes et on les réduisait à un statut secondaire dans la sphère socio-religieuse. Le sort des pauvres femmes, cependant, provoquait tant de souffrance que la maladie mentale était quelquefois la conséquence de ces expériences - quelques-unes en sont décrites comme "possession du démon". La plus dévastatrice de ces maladies et la plus difficile à guérir, est une condition mentale névrotique, la schizophrénie. Nous ne savons pas exactement de quoi souffrait Marie-Madeleine, mais quand son nom est mentionné pour la première fois parmi les femmes qui, contrairement à toute la pratique rabbinique, faisaient partie du petit cercle intime des disciples de Jésus (Lc 8,2), c'était sûrement un signe de l'impact révolutionnaire de la "Bonne Nouvelle" du Royaume de Dieu en train de percer une brèche dans la violence qui - dans le monde entier, y compris notre pays - maintient les femmes en esclavage. C'est elle, et non pas Pierre, qui fut la première à rencontrer le Christ Ressuscité et à qui Jésus confie le message qui doit transformer le monde : "Va dire aux frères que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu". Une nouvelle relation allait s'établir entre l'humanité et son Créateur par l'intervention de l'homme Jésus, que Dieu a relevé en tant que Christ le Seigneur Ressuscité. Ainsi, Marie-Madeleine, avec son message qui vous transporte "J'ai vu le Seigneur" est-elle apôtre de tous les disci-

ples masculins (Jn 20,18).

Quelle était cette bonne nouvelle que Jésus avait à offrir aux femmes, qu'il s'agisse de Marthe, des Marie, Salomé, Joanna, la femme de Chuza, l'intendant d'Hérode, Suzanne ou celles dont on ne connaît pas le nom, comme la femme courbée et celle qui souffre de pertes de sang prolongées ? N'était-ce pas la libération des tabous sociaux dans lesquels elles étaient enfermées, des stéréotypes auxquels elles étaient censées se conformer, des tâches domestiques qui leur étaient prescrites par convention, de leur exclusion arbitraire des affaires politiques, économiques ou théologiques qui, après tout, les touchaient profondément ?

Economiquement et politiquement, par la naissance et l'éducation, Jésus s'est identifié aux pauvres, aux marginalisés et aux réprouvés. Conçu en dehors des liens du mariage, fils adoptif d'un charpentier, réfugié en Egypte, il a partagé la vie de ceux qui sont sans pouvoir, sans richesse ni privilège. Il a grandi comme l'un d'eux. Quand il commença sa mission, il opta délibérément pour devenir l'un de ces sans domicile fixe, il ne possède rien et n'a pas où reposer la tête.

Quand nous pensons à ce qui se passait dans l'Asie du Sud-Est au premier siècle, ne voyons-nous pas se produire une percée révolutionnaire de portée universelle ? Nous-mêmes, au cours de nombreuses discussions et réflexions, nous nous sommes colletés avec les réalités des diverses formes de captivité dont sont victimes les filles et les femmes, avec le refus de leur donner la liberté, de décider quoi faire de leur vie. Nous savons que Jésus a appelé les femmes à lui répondre, à le rejoindre et à travailler pour que le règne de Dieu soit inauguré et se répande dans le monde entier et nous croyons que plusieurs d'entre elles ont pris la décision qui les a conduites à devenir des disciples et des apôtres de premier plan. Jésus aussi a fait comprendre que la nouvelle société qu'il inaugurait remplacerait totalement les loyautés, les liens, les hiérarchies, etc. de la famille ancienne. Dans ce but, elles ont été invitées à devenir une famille de soeurs, de frères et de mères, qui entendent la parole de Dieu et la mettent en pratique (Lc 8,21). Dans ce nouvel ordre, les femmes ont la même liberté de choix que les hommes.

Pauline Hensman
in *God's Image*
Traduit pour FHE
par Anne-Marie Pontonniée

Hagar : chemin de liberté

Récit

Au cours du colloque Orsay XI, Aldina da Silva, théologienne du Tiers-Monde, désormais enseignante à Montréal, a lu ce beau récit, dans le cadre de la table ronde à laquelle elle participait. Elle s'identifie à ce personnage biblique. C'est là un très bel exemple d'une relecture active féminine et féministe de la Bible.

(...)

Je me souviens de mon enfance en Egypte. Ma famille était extrêmement pauvre. Elle dut me vendre comme esclave à la femme d'un étranger riche nommée Saraï. Depuis, je l'ai servi pendant des années et des années. J'ai tout fait sans dire un mot, sans lever les yeux. La vérité, c'est qu'à ce moment-là, je n'avais aucune conscience de moi-même. Je ne savais pas que j'existais comme personne. J'étais doublement esclave : esclave à cause de ma condition sociale et esclave à cause de ma dépendance totale. Je n'avais pas encore compris que vivre c'est risquer. Je n'avais pas encore saisi le vertige qui entoure l'être humain devant la multitude des possibilités... Dans la maison des mes maîtres, j'avais un toit, un peu de nourriture et de la protection. Je savais que le lendemain serait exactement pareil à l'aujourd'hui. Ma sécurité était faite d'apparence...

Un jour, Saraï, ma maîtresse, m'a donnée comme femme à mon seigneur Abram. Elle disait que Dieu l'avait empêchée d'enfanter. Je ne suis pas sûre. Je pense plutôt que le problème était du côté de mon maître. Il avait considéré toujours son épouse comme une soeur. On racontait même que, en Egypte, il avait utilisé cet argument de peur d'être tué... Avec moi ce fut différent. Une seule fois et je suis tombée enceinte. C'est alors que ma route commença, la route vers la liberté... J'ai vu (Gen 16.5). Mes yeux se sont ouverts ! Certes, j'étais toujours l'esclave égyptienne de Saraï, mais j'avais compris que, avant tout, j'étais une femme. Pour la première fois, mon existence avait un sens : un enfant grandissait dans mon ventre. Ma façon d'agir changea. Je ne vivais plus parce qu'il fallait vivre, parce que c'était ainsi. Je vivais parce que je voulais vivre. J'ai connu le rire. J'ai connu l'inquiétude. J'ai compris, beaucoup plus tard, que les deux font partie de la liberté... Je pensais... J'interrogeais l'avenir... Je disais : "Ah, si l'enfant que je porte dans mon ventre était le mien !" Saraï, elle, disait : "Je ne compte plus à ses yeux" (Gen 16.5). Alors elle m'a maltraitée. Je n'en pouvais plus. Je me suis enfuie dans le désert...

C'est étrange ce que j'ai alors vécu. J'avais peur. Je savais que je risquais la peine de mort. Je connaissais le cas d'autres esclaves fugitifs qui ont payé de leur vie leur audace. Pourtant, je respirais, je me sentais enveloppée par la nature, j'avais l'im-

pression de rentrer en dialogue avec elle, un dialogue silencieux, mais très expressif, une sorte d'entendement, d'égale à égale. J'ai pensé : "Est-ce cela la liberté ?" Et Dieu de me répondre avec une autre question : "Hagar, esclave de Saraï, d'où viens-tu ? Où vas-tu ? (Gen 16.7). Il savait, il savait très bien que j'étais encore esclave, que jamais personne n'a acquis la liberté en se fuyant soi-même, en fuyant l'autre, en fuyant la situation. On ne naît pas libre, pas plus qu'on ne devient libre du jour au lendemain. La liberté se réalise. Elle est un chemin. Avais-je le courage de le parcourir ? Dieu m'invite : "Retourne vers ta maîtresse et plie-toi à ses ordres" (Gen 16.9). Je suis retournée. N'avais-je pas vu, en cet endroit-là sur l'oeil de l'eau, le puits, Celui qui me voit ? (Gen 16.13-14). Ne m'avait-il pas promis de multiplier tellement ma descendance qu'on ne pourrait pas la compter (Gen 16.10). La route serait-elle longue et difficile ? Quelle importance ? J'avais devant moi une promesse de vie.

Des années et des années se sont écoulées. Je continuais à exercer les mêmes tâches, à servir avec le même empressement. Le temps était aussi monotone, mais je n'étais plus ma même. Je rêvais... Ismaël, fils de Saraï, né de moi, grandissait sous mes yeux.

Saraï rit, chante, crie : "Moi ! enceinte ! " (Gen 21.2 ; cf. 18.12). Isaac naît. Ismaël devient gênant. On nous expulse de la maison. C'était le matin très tôt. Les rayons du soleil apparaissaient à peine sur le ciel teinté de couleurs. Mon maître a mis sur mes épaules un morceau de pain, une outre d'eau, l'enfant et m'a renvoyée. Où aller ? Je ne sais pas plus aujourd'hui qu'hier. J'avais toujours vécu dans la dépendance totale. Je me sens perdue... Je vagabonde dans le désert... L'errance... Le temps au désert... Où est ce Dieu qui, hier, m'avait promis de m'accompagner de son regard ? Je n'ai plus conscience de la réalité... Il n'y a plus d'eau... L'enfant pleure... Je m'enveloppe sur moi-même... Je ne veux pas le voir mourir...(Gen 21.16). La mélancolie couvre les horizons. Elle n'est ni menaçante, ni désolée. Je pleure aussi. Je sens avec une certitude douloureuse et morne l'inutilité finale de l'effort humain face à l'inévitable. Est-ce cela la liberté ? ... Et la souffrance ? ... Une fois de plus la voix "de fin de silence" m'interroge : "Qu'as-tu Hagar ? Ne crains pas... Lève-toi..." (Gen 21.16-18). Je respire profondément : "Hagar ! Hagar ! Est-ce bien mon nom tout seul que j'écoute ?" Comme c'est délicieux de ne plus être "Hagar, esclave de Saraï"!... Dieu m'ouvre les yeux et je vois ; je vois ce qui était à côté de moi et que je n'avais pas encore vu : un puits, de l'eau... Je me lève. J'y plonge mes mains, ma tête ; je donne à boire à mon enfant. Le temps est devenu un plaisir comme en amour, comme en musique, comme en voyage. Je vis...

******

Ce récit est ma vie. Je voulais choisir le chemin de la mort, puisque le plus facile : fermer les yeux, puisque moins douloureux. Je voulais considérer l'inutilité de l'effort humain pour ne pas lutter. Dieu m'a dit hier, il me le dit chaque jour : "Vois... Lève-toi". J'ai finalement compris. L'être humain qui n'a rien à perdre ou à gagner est maître de tout. Ah la route, la route... Ah, la hantise de la route... Le désert est devant moi et les puits sont partout... Il s'agit de les voir et de se les approprier...

******

Si je vous parle de mon parcours, c'est tout simplement parce que je veux vous poser une question, à vous femmes du XX^{e} siècle : **"Etes-vous esclaves sans le savoir ?"** La prise de conscience est le premier pas vers la liberté.

Aldina da Silva

Le voile en deux maux

Nos soeurs de culture musulmane, pensent aussi que les lectures du Coran peuvent être ouvertes. Qu'en est-il du voile qui isole les femmes en tant que femmes et qui leur interdit l'accès à l'enseignement public ?

Un retour douteux vers l'exégèse

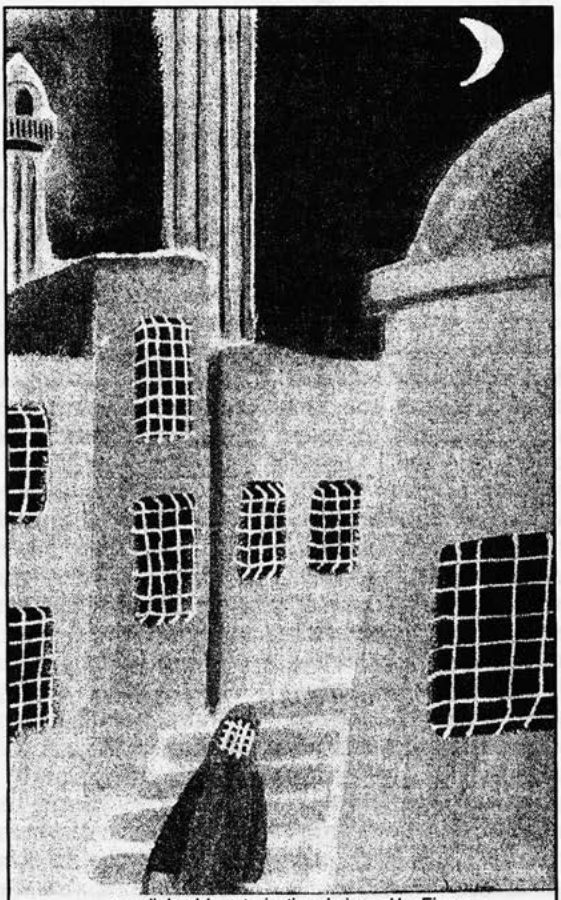
Ne pas donner à la question du voile des réponses universelles et féministes revient à l'enfermer dans "l'écrit" et à sacraliser sciemment le texte coranique en sapant un travail de désacralisation - même si bon nombre de bonnes consciences veulent l'ignorer - entrepris par des femmes et des hommes appartenant à la culture arabo-musulmane. D'ailleurs nous savons pertinemment combien le problème de l'interprétation des textes peut entraîner dans des impasses et des débats stériles surtout lorsque l'objet de ce débat suscite encore des passions incontrôlées. (...)

Ainsi, des musulmans éclairés, femmes et hommes, se sont aperçus, à ce propos, que le Coran contient son propre dépassement, que sa dimension spirituelle reste intacte à leurs yeux alors que sa composante sociologique évolue avec la vie des peuples et ne saurait ainsi représenter pour eux des entraves ou des interdits. Hostiles au port du voile, ils trouvent, dans ce même ordre d'idées, que l'unique indication (verset 59, sourate 33) est non seulement adressée aux épouses du prophète mais qu'elle n'entraîne aucune obligation qui ressemblerait de près ou de loin à la forme qu'a prise le prétendu foulard "islamique". Cette exigence vestimentaire est une version du voile traditionnel qui prenait de multiples formes selon les sociétés et les milieux, version unique, revue et corrigée par des idéologues religieux qui marquent de la sorte leur opposition à la modernité. Les intégristes ont, bien entendu, toujours refusé une interprétation ouverte mais possible de ce verset. Toutefois leur indignation ne représentait qu'une opinion parmi tant d'autres jusqu'au jour où ils prirent effectivement les armes pour imposer leur loi. Plus grave encore est l'attitude d'un certain Occident qui semble indexer l'histoire des sociétés musulmanes sur cette lecture fermée du Coran.

Par ailleurs, s'attarder sur l'interprétation coranique c'est oublier que la communauté musulmane a ses indifférents, ses agnostiques et ses athées. Faire porter par exemple le foulard à toutes les Algériennes serait admettre qu'elles sont toutes, non seulement musulmanes, mais sympathisantes du FIS. (...)

Le corps des femmes : éternel enjeu de pouvoir dans les sociétés patriarcales

Le tenue vestimentaire des femmes ne préoccupe pas seulement les artistes de la Haute couture, c'est aussi une obsession générale qui pourrait se traduire d'une manière comique ou dangereuse. Aux USA, on impose à des femmes travaillant dans certaines entreprises de porter des manches longues et des cols fermés. Alors que, en Californie, dans un restaurant qui appartenait à l'acteur John Wayne, les serveuses sont courtement vêtues et les seins à moitié nus. Ces deux exemples et bien d'autres rappellent que le corps de la femme est ainsi universellement visé. Le voile consacre le corps de la femme comme un simple objet de désir et de plaisir. On dirait que l'homme convoite tout le temps toutes les femmes et que ses instincts sont tellement débridés qu'il faudrait soustraire toute personne de l'autre sexe à la vue ! En admettant que les femmes puissent uniquement se dévoiler entre elles, le musulman intégriste consacre le désir masculin comme unique et exclusif en occultant que les femmes peuvent aussi se désirer entre elles. Par conséquent, le voile est surtout un symbole d'appartenance à l'homme, à un homme unique, : la mari. Accepter le voile, c'est accepter les instincts de possessivité et de violence chez l'homme et admettre qu'il ne puisse pas se considérer lui-même comme un objet de désir et chercher par conséquent à être conquis et non seulement à conquérir. Le voile est enfin un refus de la mixité et une consécration de l'inégalité dans la différence. (...)



avec l'aimable autorisation du journal Le Figaro,
COPYRIGHT LE FIGARO 9731349 par Jean DOBRITZ

Ghaïss Jasser

Extraits de N.Q.F. 1995 - Vol. 16, n° 4°
publié par Réseau Femmes "Ruptures"
n° 164, octobre 1996.

Parité

Lettre ouverte

A l'initiative de l'Association Parité et de l'Association Française des Femmes, un appel a été lancé en direction des associations, partis politiques, syndicats et personnalités pour les inviter à signer une Lettre Ouverte au Président de la République afin que le rapport de l'Observatoire de la parité ne tombe pas aux oubliettes. FHE figure parmi les associations signataires de cette Lettre Ouverte dont voici le contenu :

Monsieur le Président de la République,

En avril 1995, à quelques jours de votre élection, vous écriviez (en réponse au questionnaire de l'Association Parité le 4/04/95) que la parité de représentation était votre objectif :

"Concernant les assemblées élues, notre pays se distingue effectivement par un taux de représentation des femmes exceptionnellement bas par rapport aux pays qui nous entourent (...). Une société ne saurait s'amputer longtemps d'une moitié d'elle-même. Faciliter l'accès des femmes en politique est une question de justice. C'est un enjeu de démocratie et de cohésion sociale (...). Il appartiendra au prochain Président de la République d'engager un débat aussi large que possible avec la volonté de dégager assez vite un consensus sur les moyens permettant de parvenir à un réel équilibre au sein de notre société."

A ce jour rien n'a encore été fait de concret pour les femmes en politique. Le débat à peine engagé menace une fois de plus de s'enliser.

En 1944, le Général de Gaulle a reconnu le droit de vote aux femmes. Aujourd'hui, votre intervention personnelle et déterminée permettra aux femmes d'être représentées paritairement dans les assemblées élues.

Alors que s'engagent les débats parlementaires à l'issue des travaux de l'Observatoire de la Parité, les femmes demandent que des mesures concrètes soient immédiatement mises en oeuvre pour parvenir à la parité.

Communiqué de presse

La CLEF (Coordination du Lobby Européen des Femmes dont FHE fait partie) déplore que le nombre de candidates à ces élections législatives reste encore en deçà de la parité malgré les efforts faits par certaines formations politiques.

Elle rappelle que l'égalité entre les femmes et les hommes fait partie des droits fondamentaux et doit être à la base d'une nouvelle organisation de la société.

Or cette égalité n'est pas encore entrée dans les faits : inégalités de salaires, inégalités d'accès aux centres de décision etc.

Elle demande donc à tous les candidats et candidates d'inscrire dans leur campagne électorale, quelles mesures ils préconisent pour la mise en oeuvre concrète de l'égalité.

Elle leur demande aussi quelles mesures ils comptent adopter pour aboutir à la parité dans la vie publique : réformes constitutionnelles, législatives,... mesures d'accompagnement.

La CLEF demande que les positions des différentes formations politiques soient clairement définies pour que les femmes (53% du corps électoral) puissent voter en toute connaissance de cause.

Paris, le 06/05/1997

Sur le même sujet, voir aussi le prix orange (3ème page de couverture).

Des livres scolaires très sexistes

Anne-Marie Couderc, ministre déléguée à l'Emploi en charge du droits des femmes, et François Bayrou, ministre de l'éducation nationale ont commandé un rapport parlementaire sur la vision des femmes dans les livres scolaires et les relations entre hommes et femmes qui en découlent.

D'après un article paru dans le Courrier de l'Ouest (11 avril 1997), ce rapport souligne une image très stéréotypée et archaïque de la femme qui *"ne fait pas de politique, n'exerce pas de métier à responsabilité"*. Elle *"ne semble pas exister par elle-même"*, mais selon *"la thèse qu'il revient aux femmes d'élever des enfants."* On la voit aussi en *"femme-fleur"*, en *"mégère"*, en *"sorcière"* et, dans certains ouvrages en *"furie"*. Autre cliché courant : *"la femme est belle, elle décore,* ou *"a besoin d'être réconfortée"*. De leur côté, les hommes sont *"sérieux et estimables"*, il parlent voitures ou bricolent.

Comment dans ce cas, s'interrogent les auteurs, les fillettes pourraient-elles trouver des *"modèles positifs d'identification ?"* Le pouvoir est associé aux hommes et les femmes restent *"des acteurs de second plan"*. Exemple : l'arrivée en 1848 du suffrage universel est mentionné dans un manuel de 1995, sans préciser que ce vote était seulement masculin.

Pour tenter de faire changer les choses, les deux parlementaires réclament une formation appropriée des enseignants, mais aussi une sensibilisation des éditeurs et auteurs, ces derniers étant à une écrasante majorité... des femmes !

Une ordination historique

*"**Historic service of ordination** : The Lord having called Debbie to ministry, the church having accepted her, trained her, she is the first woman to be ordained priest in the church of England on the continent of Europe".*

Oui, cette Semaine de l'Unité 1997 marquera nos mémoires. Tandis que les débats se poursuivent, dans l'Eglise catholique romaine, sur "la validité des ordinations dans l'Eglise anglicane", la sève fait éclater les bourgeons encore frileux. S'il est sans doute nécessaire, à la clarté du dialogue oecuménique de ne pas éluder les arrière-plans théologiques des questions disciplinaires propres aux différentes confessions chrétiennes, il est tout aussi impératif que les responsables ayant à traiter ces problèmes ne manquent pas d'introduire dans leurs critères d'appréciation la "receptio", exprimée par ce qui se vit dans le Peuple de Dieu. A nous donc, le devoir d'en témoigner.

Il est important de situer Debbie, devenue ce mercredi 22 janvier "Reverend Debbie Flach". Mariée à un catholique et mère de trois enfants, elle avait été diacre dans le sud de l'Oise, où réside encore la famille. Alors que se rapprochait le temps de son ordination presbytérale, une tâche pastorale lui fut confiée auprès de la paroisse de la Holy Trinity Church à Maisons-Laffitte, où nous la retrouvons.

Cette communauté n'est pas seule à la présenter à l'Evêque de Lambeth, venu d'Angleterre pour cette ordination, ni à répondre aux questions rituelles. On ne peut qu'être frappé par la dignité dans la décontraction et la sérénité joyeuse de tous les participants à cette liturgie qui nous restaure dans l'Espérance.

Au premier rang, le mari de Debbie, radieux et leurs trois garçons. Cette famille assume sa double appartenance à la paroisse anglicane - dont le "Chaplain" fait partie des officiants - et à une paroisse catholique. Le curé partage donc le bonheur de cette vibrante assemblée. C'est d'ailleurs le plus naturellement du monde que ce prêtre catholique avait annoncé l'événement à ses paroissiens à l'issue de la précédente messe dominicale.

De même, au sein de l'assemblée, des laïcs catholiques, ainsi que quelques réformés, témoignent par leur présence des traces repérables d'un compagnonnage de trois ans, en groupe interconfessionnel de formation oecuménique, ayant fonctionné en lien avec la Formation permanente du Diocèse de Beauvais.

Ainsi, la vie entrecroise-t-elle les fils qui constituent le tissu de l'Eglise universelle.

Une question se pose maintenant : la "receptio" serait-elle donc parfaite, au sein de l'Eglise d'Angleterre au moins, sur l'opportunité de l'ordination des femmes ? Bien sûr que non. La petite carte marquée

sobrement d'une croix grise, par laquelle deux personnes avaient fait part de leur tristesse à l'occasion de cette ordination, remise à chaque arrivant sans agressivité aucune, nous apprenait que si l'évêque de Lambeth s'était déplacé, c'est que l'évêque "continental" n'était pas d'accord et, avec force références à des textes pauliniens, d'ailleurs fort contradictoires, qu'aucune femme ne ***pouvait (can)*** être ordonnée prêtre dans l'Eglise de Dieu. On croirait lire du Ratzinger ![1]. C'est la même utilisation du terme Tradition que nous lisons là, qui entretient la confusion entre la transmission du témoignage apostolique - le "dépôt de la Foi"- et les modes de vie en Eglise, lesquels relèvent, eux, de traditions marquées par des cultures inscrites dans le temps et dans l'espace.

L'Eglise catholique aurait intérêt à observer attentivement le fonctionnement de la Communion anglicane

Toutefois, désaccord affirmé, contestation posée, au sein de l'Eglise anglicane le dialogue se poursuit. Quelques catholiques ayant également partagé avec la communauté de Maisons-Laffitte une "Holy Communion" célébrée le 2 février par Debbie, peuvent en témoigner. A cette "Première Messe", l'église était remplie de familles en fête et personne n'a exprimé de la désapprobation, même à l'extérieur. Et voici ce que nous a dit une amie de la dame "endeuillée" aperçue avant l'ordination : "*Puisqu'elle ne peut pas comprendre, je dois la respecter et laisser faire le temps*". *Ubi caritas et amor, Deus ibi est*, chantions-nous jadis !

Dans l'Eglise catholique romaine, il y a moins de sérénité. Réaction d'un prêtre, responsable du Secteur missionnaire dans le sud de l'Oise - avec geste des mains qui s'écartent à l'appui - : "*Quelle erreur commet la "Low Church" ! Cela va élargir la distance entre nos Eglises*".

Quoi qu'il en soit, nous pensons qu'en ces temps où l'Eglise catholique romaine poursuit la recherche épuisante de consensus impossibles, elle aurait intérêt à observer attentivement le fonctionnement de la Communion anglicane. Notre Eglise retentit de questionnements, quant à ses dysfonctionnements, de *Wir Sind Kirche* à *Nous sommes aussi l'Eglise*, une mouvance entre en débat, à l'échelle intercontinentale, que sa hiérarchie tente vainement d'étouffer... définitivement vainement, voudrions-nous pouvoir affirmer...

...et dans le même temps, la tradition ecclésiale de nos frères et soeurs anglicans leur permet de résoudre au moins un des problèmes : ce qui est considéré comme recevable ici, **quant au mode de vie en Eglise** (et non "dépôt de la Foi"), ne l'est pas là ? Eh bien faisons-le ici, avec ceux-ci, sans l'imposer ailleurs, à ceux-là ! Respectons le cheminement de chaque communauté, mais sans bloquer les avancées possibles. L'absolutisme du consensus nous paraît ne pouvoir conduire qu'à une stagnation mortifère, contraire à l'esprit de Vatican II.

C'est en Celui qui est la Vie, que nous avons Foi.

Monique Bertin
Françoise Vergès

1. cf. La Croix des 26/27 janvier 1997 : *Rome redit "non" à l'ordination des femmes*".

L'affrontement

Voici plus d'un an que cette pièce tient l'affiche au théâtre Fontaine et devient un phénomène de société. Or on n'y traite que des problèmes internes à l'Eglise et des plus brûlants. Il faut croire que l'organisation et le fonctionnement de l'Eglise préoccupent davantage les gens, dont beaucoup de jeunes, que les évêques ne le pensent.

On se méfie généralement des bons sentiments au théâtre car ils font rarement une pièce de qualité. Et pourtant, c'est le cas de *L'Affrontement*, écrite par un Irlandais, Bill C. Davis, remarquablement interprétée par Jean Piat et Francis Lalanne devant un public varié et chaleureux.

La scène s'ouvre sur un débat au sujet de l'accès des femmes au sacerdoce. C'est là que Jean Piat, curé de paroisse plutôt traditionnel, se voulant ouvert, sans toutefois choquer ses paroissiens, rencontre un jeune séminariste, Francis Lalanne, pas très conformiste, s'exprimant dans un langage direct, plein de fougue et de générosité.

Tout au long de la pièce d'autres problèmes de l'Eglise aujourd'hui sont abordés, souvent non sans humour : le poids de la hiérarchie et de l'institution, la langue de bois, le rôle du prêtre, sa solitude, sa relation au monde...

Dans cette pièce bien construite, le dialogue entre les deux hommes s'approfondit peu à peu et à certains moments atteint une intensité bouleversante.

Ainsi, quand Jean Piat explique qu'il trouve toujours de bonnes paroles à dire à un paroissien dans la peine, F. Lalanne lui fait découvrir le côté superficiel de ces consolations. J. Piat bouleversé raconte alors la mort de sa mère et c'est F. Lalanne qui trouve les mots justes qui l'aideront.

De même, F. Lalanne évoque sa jeunesse avant le séminaire - une véritable confession - mais refuse de taire certaines choses à son évêque malgré le risque d'être exclu du séminaire.

Une amitié vraie naît peu à peu entre les deux hommes qui se respectent mutuellement et s'aident à trouver leur vérité au-delà des masques.

Jean Piat retrouve des exigences de vie qui s'étaient usées avec le poids de l'Institution et la solitude.

Francis Lalanne trouve enfin un interlocuteur qui l'écoute avec bienveillance et cherche à l'aider à être fidèle à sa vocation, ce qui ne semble pas lui être arrivé souvent jusque-là.

Le jeu des deux acteurs révèle la complexité des personnes et est, pour beaucoup, dans l'intérêt de la pièce. Il s'y investissent tellement qu'on ne peut pas penser qu'ils n'en seront pas changés profondément.

Si vous n'avez pas encore vu cette pièce et s'il en est encore temps, n'hésitez pas, allez-y.

Antoinette Langlois

...Il était une Foi à Lyon

Monique Chomel nous livre ses impressions sur le colloque de Lyon "Au tournant de l'histoire, chrétiennes & chrétiens vivent de nouvelles alliances". Elle ne parle pas des ateliers ne pouvant participer à tous. Variés et originaux, ils ont occupé deux après-midi.

C'était d'abord et avant tout un anniversaire. Dix ans ! Dix ans que la petite soeur de Femmes et Hommes en Eglise grandissait. Dix ans, qu'avec ténacité Marie-Cécile Ramel et toute son équipe, travaillaient avec savoir-faire à l'existence et à la reconnaissance du Centre Femmes et Christianisme au sein de la Faculté de théologie.

Une documentation considérable, l'appui sans faille du théologien Henri Bourgeois et de l'historien Jean Comby.

L'équipe a réussi à faire un vrai Centre de documentation et de recherche, dans un axe précis, unique en France, peut-être même en Europe. Centre au service des chercheurs et des étudiants. L'équipe lyonnaise peut être légitimement fière du travail accompli ; reste à se développer, à se faire connaître davantage !

C'était un colloque. Non seulement réflexion mais justement peut-être, tremplin pour de nouveaux modèles d'avenir.

Donc qui dit colloque dit réflexion, témoignages, échanges. Les actes du colloque paraîtront. Là ce sont davantage des impressions en pointillisme que le rapport exact des interventions.

J'ai bien aimé qu'Olivette Genest commence le colloque et qu'à l'aide de références scripturaires elle montre l'omniprésence de la métaphore nuptiale dans toute la Bible, mais comment à partir de cette métaphore il y a dérive. Ce qui n'était qu'une métaphore devient un mystère. L'alliance est réduite à une comparaison (Ep. 5, 21-33) avec le mot "comme". Mais on ne peut faire des comparaisons terme à terme, car à ce moment-là on en arrive à une distribution des rôles qui cantonne la femme dans un rôle biologique.

Il faut dépasser la métaphore qui ne peut être que poétique, dit Olivette Genest. Or, les textes pontificaux font de cette métaphore de l'Alliance (en oubliant que dans la Bible cette alliance est toujours proposée par Dieu) une lecture existentialiste et donc le rôle de la femme ne peut s'exercer que dans la conception sociétale ancienne, dans la soumission et l'incapacité attachée à son statut d'éternelle mineure des sociétés patriarcales.

Avec force Olivette Genest appelle à la créativité en soulignant (métaphore tout à fait contemporaine) que la tradition n'est pas un clonage.

En écho à cette première approche, Hervé Legrand analyse les enjeux théologiques et ecclésiologiques du nouveau rapport Homme/Femme dans nos sociétés.

Dans nos sociétés développées, il y a un dépérissement de l'androcentrisme. Mais peut-on dire pour autant que le féminisme a réussi ? L'égalité des hommes et des femmes dans le travail et dans les fonctions sociales a ses effets pervers (progrès du célibat, divorce, solitude...). Mais qu'en est-il dans l'Eglise ? Paul a toujours proposé une lecture androcentrique de la Genèse. Pourtant l'Evangile, lui, est étonnamment novateur. Le Christ se démarque de la société patriarcale par rapport à la loi (Samaritaine, hémoroïsse...) et c'est Madeleine qui annonce la Résurrection.

Nous ne pouvons en rester au "ça ne s'est jamais fait" et considérer que ce jamais est une norme infaillible C'est un devoir, dit-il, de labourer le terrain "Femmes et Hommes". Ce ne sera pas en traduisant la Bible au féminin que le problème avancera mais plutôt en rendant à Dieu sa transcendance et en approfondissant le rôle masculin-féminin de l'humanité. H. Legrand termine par cette ouverture en forme d'invitation : "On vient à bout de la guerre en faisant de nouvelles alliances et en mettant en place de nouvelles synergies".

Voilà qui nous appelle à se mettre au travail pour les dix prochaines années !

En soirée Mme Gisserot a tracé un panorama de la société française en partant de l'idée de "Partenariat" qui a été mise en valeur surtout à partir de la Conférence de Pékin. Le partenariat qui reconnaît les différences n'est pas l'équivalent d'égalité. Elle a insisté sur le fait que les femmes ne sont ni une caste, ni une ethnie, mais porteuses d'autres valeurs. Sa grande connaissance de la société civile a été très appréciée de beaucoup d'auditrices qui découvraient à travers chiffres et statistiques des réalités souvent ignorées.

Il y eut un soir, il y eut un matin et ce fut le deuxième jour.

Nos deux père et mère fondateurs, racontent en duo 25 ans d'évolution de la société et de l'Eglise. Mémoire précieuse de Marie-Thérèse van Lunen Chenu qui a été inlassablement de tous les colloques, congrès, travaux en France et dans le monde.

A l'entendre, on se prend à être heureux du chemin parcouru grâce à des femmes comme elle, à l'intelligence vaillante et à l'activité inlassable. Ce parcours sera à lire absolument dans les actes du colloque.

Henri Bourgeois, lui, retrace l'histoire de Femmes et Christianisme qui est sorti de l'alliance d'un groupe militant non-universitaire et d'un centre universitaire, avec le triple souci : international, oecuménique, théologique. Il souligne le désintérêt dans nos sociétés avancées pour la relation hommes/femmes.

Mais il reste une question essentielle : quelle société, quelle Eglise voulons-nous ?

Sur le plan théologique, la question ne se pose guère sauf lorsqu'on aborde les rivages de l'ordination.

Marie-Thérèse reprend la parole. Pour elle, il y a trois acquis nodaux :

- Invalidation du présupposé de l'infériorité de la femme par la prise en compte officielle du féminisme et par l'analyse de la construction sociale sur la différence des sexes. Elle aimerait un grand débat public entre Droits humains d'un côté et de l'autre les particularismes des religions.

- La prise de parole collective des femmes : Nous, sujet.

- Le rapport entre les sexes. Ce qui est le bien commun mais aussi le manque.

Marie-Thérèse appelle à une conception personnaliste de la sexualité. A refuser les débats unisexuels. A s'abstenir de définitions toutes faites. Et enfin, à met-

tre en synergie nos réflexions pour une stratégie féconde du partenariat.

La balle repart dans le camp de Henri Bourgeois qui appelle à être plus pratique. Il souligne l'utilité et l'importance :

1. **du combat mené sur les termes employés** dans le rapport au corps, dans l'analyse des collaborations existantes, dans les caractéristiques de la spiritualité de chacun, dans le rapport à la communication. Et pour le "grand public" de trouver des symboles et des métaphores.

2. **du contexte ecclésial**

Oser se dire ce qui ne va pas. Supprimer de la liturgie les pages néfastes de la Bible. Nouer de nouvelles alliances. Ne pas censurer trop vite des expressions maladroites, ce sont des passerelles.

Ceci est un survol. Les interventions de M.T. van Lunen Chenu et celles d'Henri Bourgeois sont de vrais outils de travail à approfondir dans tel ou tel groupe, ou peuvent servir à constituer des groupes de réflexion et d'action.

Le final a été donné par Pierre de Locht et Martine Millet : le prêtre et le pasteur.

L'un et l'autre ont eu des accents prophétiques pour nous engager à réfléchir, innover, agir. Se passer des permissions et être totalement sûrs que l'Eglise, c'est d'abord le peuple. Que l'action,ce n'est pas une croisade, mais une exigence. Si nous sommes centrés sur l'Autre, l'Autre prendra toute sa dimension.

Monique Chomel

Tenture "Figures féminines dans la Bible" de Lucy D'Souza, Inde

Informations réseau

Une action commune

Neuf associations, déjà en réseau avec FHE, ont invité, le 3 avril dernier Ivone Gebara, la théologienne brésilienne frappée d'interdiction de parole pour une conférence-débat intitulée "La liberté comme transgression et résistance, *Perspectives féministes à partie de l'Amérique latine*"

Croyants en liberté Yvelines ont organisé une conférence le 29 avril 1997 à Versailles, "Pour proposer la foi dans la société actuelle, quelles réformes de l'Eglise ?" par Gabriel Marc.

Le groupe **Parole en Liberté 37** a invité Alice Gombault à animer un forum à Tours, le 16 mars 1997, sur le thème "Une nouvelle manière de faire Eglise".

Evreux sans frontière rappelait lors du triste anniversaire du 11 janvier dans une lettre ouverte à Mgr Billé qu'il attend toujours l'accusé de réception des pétitions, des messages et des 200.000 signatures envoyées. Le groupe se mobilise à nouveau pour "résister" aux menées violentes des intégristes au Chamblac (voir la presse). Les mêmes milieux s'étaient déjà signalé dans l'exclusion de J. Gaillot.

Colloque du Groupe Orsay "Vouloir vivre ensemble", 8-9 mars 1997

Le thème répondait à une attente, une vraie préoccupation de l'heure, nous dit Claire-Lise Ott (Echos du groupe Orsay n°2). Comment "vivre nos identités en mutation dans la crise sociale qui retentit sur l'existence de chacun" et rencontrer l'autre dans toute sa différence ? Il me semble que le colloque a constitué un exemple modeste de ce que des gens de confessions, cultures, origines et même sexes (!) différents pouvaient s'enrichir mutuellement beaucoup en partageant leurs différences. Nous avons expérimenté ce "difficile travail de la différence dans l'égalité et la réciprocité".

Et Catherine Soubeyran d'ajouter : Hagar, Hagar... Quelle drôle d'idée d'avoir choisi parmi tant de femmes passionnantes de la bible cette Hagar sans importance... Sans importance ? Ce n'est pas ce qui est ressorti du travail biblique et de la table ronde qui lui était consacrée. Découvrir comment juifs, musulmans et chrétiens la voient, quelle part de Dieu elle incarne pour chacun, était passionnant. (Cf. p. 19, le texte d'Aldina da Silva si bienvenu dans le dossier)

Lettre ouverte de Jonas à Mgr Billé, Président de la Conférence épiscopale

Paris, le 3 avril 1997

Monseigneur,

A Rome, le vendredi 21 mars dernier, le Préfet de la Congrégation romaine du clergé, Monseigneur Castrillon Hoyos, a accusé publiquement nombre de prêtres d'être "ignorants de l'authentique théologie", serviteurs "du Christ non pas Sauveur mais philanthrope", dans une Eglise "genre de société de secours mutuel, branche d'une sorte de Croix-Rouge internationale ou d'une ONU", et d'avoir perdu "le sens du sacré" ainsi que le "primat du culte divin". (cf. La Croix du 25 mars).

Au nom des deux mille prêtres avec lesquels nous sommes en relation et dont plusieurs nous ont fait part du scandale qu'ils ressentent devant de tels propos, nous tenons à dénoncer publiquement cette injure qui leur est faite comme à la très grande majorité des prêtres français et le mépris dans lequel est tenue leur vie quotidienne au service de l'Evangile.

Nous avons hautement apprécié la protestation déjà émise par Mgr François Garnier, (cf. La Croix des 29, 30 et 31 mars). Mais il nous est nécessaire de connaître, dans cette affaire, la position de l'épiscopat français en tant que tel. C'est pourquoi nous nous adressons à son président. Et nous le faisons publiquement, puisque l'injure est publique.

Le christianisme est, à notre connaissance, la religion d'un Dieu qui s'est fait homme. Que l'on a vu aller en priorité vers les pauvres, vers les gens en difficulté. Qui donnait lui-même, comme signe de son identité de Sauveur, le fait que "les aveugles voient, que la Bonne Nouvelle soit annoncée aux pauvres" (MT 11,4-6". Avons-nous tort d'essayer de l'imiter ? Serions-nous dispensés des seuls critères sur lesquels se fondera le jugement de tous : "J'ai eu faim, j'étais nu... M'avez-vous, ou non, donné à manger ?" (Mt 25,34 et ss.). Quoi qu'en pense Mgr Hoyos depuis son bureau du Vatican, nous affirmons qu'une réelle philanthropie est au coeur même de l'Evangile. Et que le culte divin, auquel nous tenons autant que lui, n'est qu'illusion et peut-être sacrilège, s'il ne s'enracine pas dans le service des hommes quelles que soient leurs pauvretés.

Nous refusons donc l'opposition entre ceux qui auraient "le sens du sacré, le primat du culte divin, la passion missionnaire" et donc "démontreraient un amour plus grand" sous prétexte qu'ils porteraient "l'habit ecclésiastique régulier et complet" et les autres "qui n'ont qu'une vision unique et plate relevant de celle

d'une assistante sociale" (au passage, quel dédain pour l'action quotidienne de celles-ci !). Dans cette distinction, nous voyons se profiler la volonté restauratrice d'un type de clergé, celui d'un passé largement révolu, et des gages donnés aux conservateurs qui refusent ou édulcorent Vatican II. Pour nous, notre projet sacerdotal et pastoral y trouve son sens et son souffle. Nous ne ferons pas machine arrière.

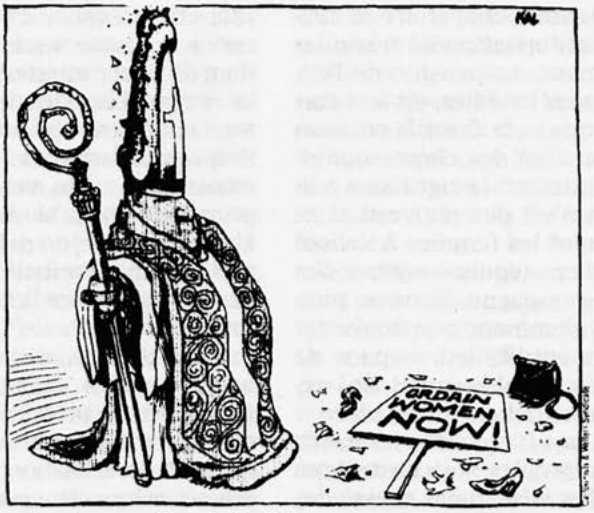
Enfin, nous nous interrogeons sur la compétence de Mgr Hoyos à tenir le poste qui est le sien. Sa mission est-elle de décourager ceux qui, aujourd'hui, le plus souvent malgré l'âge et les charges croissantes, continuent avec courage et dans la joie de la foi, à creuser leur sillon d'Evangile ? Une telle attitude de la part du Préfet de la Congrégation du clergé est parfaitement irresponsable. On doit donc demander sa démission ou son renvoi. Pour le moins des excuses.

A nouveau, devant de tels faits, nous aussi, "nous avons mal à notre Eglise". Et nous attendons de vous, Monsieur le Président de la Conférence épiscopale, une réponse publique à ce grave malaise créé dans le clergé de France.

Certains que vous nous aurez entendus et vous remerciant par avance de votre prise de position, nous vous prions d'agréer, Monseigneur, l'assurance de notre amitié respectueusement fraternelle.

L'équipe nationale de JONAS

Copie de cette lettre adressée pour diffusion et publication:
à tous les évêques de France,
à tous les correspondants diocésains de Jonas
à tous les secrétaires des conseils presbytéraux,
à un certain nombre de journaux et de revues



Oui à l'ordination des femmes. Dessin de Kal paru dans le *Baltimore Sun* - ETATS -UNIS

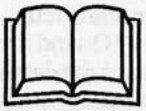
Courrier des lecteurs

L'Afghanistan

Les réactions aux articles du bulletin ne sont pas si fréquentes pour que nous laissions sans écho cette mise au point, suite à l'information donnée sur Kaboul dans FHE, n° 68, décembre 96, page 28. C'est une réaction personnelle d'Olivier Rousselle, coordinateur des missions pour l'association Solidarités, présente en Afghanistan depuis 17 ans. Espérons avec l'auteur que la mise en ordre d'un pays ne passera plus, avec le temps, par la "mise en ordre" des femmes.

Avec la prise de Kaboul par les tâleban, le 27 septembre 1996, le conflit afghan a connu un rebondissement spectaculaire. Ce fut l'occasion pour les media de s'intéresser rapidement et fugacement à ce pays. Port du voile obligatoire et suspension de l'autorisation de travailler pour les femmes, suspension de l'enseignement pour les filles, sévices corporels conformes à la charriât ou à son interprétation sont des choses qui effectivement existent. Le rigorisme religieux afghan n'est pas nouveau et ce que connaissent les femmes à Kaboul est le quotidien depuis toujours des femmes à la campagne. Nous ne pouvons bien évidemment que souhaiter un élargissement de leur espace de liberté par l'assouplissement des règlements mis actuellement en place.

Cependant, une fois encore, les media en faisant leur travail ne nous invitent pas à la nuance. Les tâleban ont chassé des régions qu'ils contrôlent un certain nombre de responsables militaires dont la violence, le sens de l'arbitraire et du profit n'ont jamais rimé avec droits de la femme ni de l'homme. Après 18 ans d'une guerre excessivement meurtrière devenue fratricide, l'Afghanistan a prioritairement besoin d'ordre. Pour ce qui est de la justice, les lois mises en place dont on peut contester l'adéquation avec la notion d'état moderne et de droits fondamentaux, réduisent quand même l'espace de l'arbitraire dans lequel viols, assassinats, rapts, vols, insécurité s'exprimaient jusqu'alors très librement. L'idée n'est pas de défendre un régime visiblement autoritaire qui, de toute évidence tâtonne dans l'exercice du pouvoir, mais de mesurer les changements à la mesure du temps qui passe, surtout quand certains afghans, pourtant toujours prêts à prendre parti, réclament avant tout la victoire de quelqu'un, quelle que soit son affiliation, mais une victoire pour conclure cette guerre qui n'en finit pas.



Eugen Drewermann,
L'évangile des femmes,
Ed. Seuil, 1996, 215 p.

Comment Drewermann regarde-t-il les femmes dans la Bible ? Parfois dans leur diversité et leur singularité, parfois en tant qu'archétype. Ces deux regards différents risquent de créer des distorsions dans sa pensée.

Drewermann a tout d'abord le grand mérite de faire apparaître les femmes dont il parle comme des sujets de l'histoire, de la leur et de celle d'un peuple. Il redonne, par exemple, fraîcheur et existence aux quatre femmes citées dans la généalogie de Jésus en Matthieu : Tamar, Rahab, Ruth et Bethsabée. Il en fait un portrait vigoureux et attachant. Albert Longchamp (TC, 8 novembre 1996) parle de sa "capacité sensuelle à rencontrer les personnages bibliques et leur environnement". Ces femmes apportent un éclairage nouveau sur la personnalité du Christ : celui-ci est né d'un race non pure, culturellement et religieusement mitigée. Les procédés de ces femmes pour parvenir à leurs fins sont emprunts de ruse et d'habileté. Ils ne répondent ni aux critères de la morale ni à ceux de la religion. De Ruth, à la religion "syncrétiste", il dit : "Aussi longtemps que le livre de Ruth restera dans la Bible, il y aura droit à une foi dont la seule raison consiste à rester au plus près de son coeur, sans que cela confère le moindre droit de dire de cette foi qu'elle est superficielle (p.60)."

Jésus est bien moralement de cette lignée : il est celui qui va s'opposer à la pureté légaliste, qui va libérer des interdits, qui va opposer la force de la vie aux forces mortifères, qui va libérer du formalisme pour faire du culte dû à Dieu un culte en esprit et en vérité.

Un tel type de lecture redonne tout simplement sa dimension complète à l'humanité au lieu de la tronquer de sa moitié. L'humanité dans laquelle s'est incarné Jésus ne possède pas qu'une dimension masculine. Il s'agit ni plus ni moins d'une nouvelle anthropologie biblique, à partir de laquelle nous pouvons dire et penser Dieu, un peu plus justement, comme Dieu de liberté, qui veut l'autonomie de chacun et chacune, qui ouvre la capacité d'être soi. Nous touchons là aux enjeux d'une lecture neuve. Les enjeux sont anthropologiques, mais aussi théologiques, puisque nous ne pouvons penser Dieu qu'à partir de nos catégories humaines.

Mais, Drewermann n'a pas totalement évité le piège d'une féminisation indue d'attitudes et de sentiments. Dans les exemples bibliques qu'il prend, s'il part des femmes, c'est généralement pour atteindre l'humanité bissexuée. Néanmoins certains de ses propos ne permettent pas ce passage. Il n'évite pas toujours une spécification du féminin, qui ne permet plus d'aller du féminin à l'humain, mais qui enferme les femmes dans des spécificités biologiques. C'est surtout, dans son avant-propos, que sa pensée diverge. En parlant des femmes qui seules sont restées fidèles à Jésus, il dit que par leur présence, elles se sont opposées au monde masculin, celui qui détruit. A-t-on intérêt à opposer ainsi un monde féminin de douceur et de passivité à un monde masculin de brutalité ? Plus loin, il parle des événements du vendredi-

saint qui se donnent à voir et à toucher : "Tout ce qui est assez brutal pour tuer relève de ce genre de réalité sensible. Mais on ne peut saisir la réalité du matin de Pâques qu'avec les yeux du coeur (p.8)". Et là, seules les femmes sont championnes ! "Depuis toujours, ce sont les femmes qui sont appelées à être les *prêtresses* de ce mystère de l'invisible." Nous ne sommes pas loin des arguments de sainteté, spécifiquement féminine, qui s'opposent à l'ordination des femmes dans la lettre apostolique Ordinatio sacerdotalis. Ailleurs, Drewermann enracine l'espérance d'une vie nouvelle dans l'expérience de la renaissance quotidienne du soleil, dans les rythmes de la lune ou la succession des saisons. Il y voit des formes d'enfantement qui renvoient au mystère de la femme. "Dans le cours de la nature, la naissance de la vie, la mort, la renaissance traduisaient un mystère dont les femmes sont par nature plus proches que les hommes (p. 9)." Il ajoute à cela le mystère du feu, confié aux femmes dans l'Antiquité et celui de l'eau, symbole par excellence de la naissance et de la génération. "Cela suffit à lui conférer son caractère totalement *féminin* (p.10)".

Bien sûr, Drewermann reconnaît que ce sont des mythes anciens, mais il leur donne une portée plus générale qui tend à enfermer la femme dans sa "nature". Ce ne sont plus des femmes de la Bible dont il s'agit mais de la femme "éternelle". Albert Longchamp ne s'y est pas trompé, quand il écrit à propos des femmes restées au pied de la croix : "Rien n'est encore dit de leurs sentiments. Mais déjà se dessine, à travers leur présence, le chant de l'éternel féminin". Comment Drewermann peut-il dire, d'un côté, que Jésus a guéri la femme hémoroïsse de ses problèmes de pureté et de dignité et de tout ce qui touche au rôle même de la femme : "C'est la première fois que cette femme ne se sent pas blessée d'être femme (p.103)", et, d'un autre côté, maintenir les femmes dans leurs caractéristiques biologiques ? Quand il veut montrer que ce n'est pas dans la violence et la colère que Dieu reflète son image, mais bien dans la grâce et la miséricorde, il dit :" C'est non pas le principe masculin, mais l'archétype de la femme qui se rapproche le plus de l'essence divine (p. 87)." Il parle aussi de l'archétype de la mère qui protège, maintient et défend la vie. Je crains fort que cet archétype ne devienne bien vite un stéréotype. Drewermann en dit davantage encore dans l'interview accordé à Serge Lafitte pour L'actualité religieuse (15 décembre 1996, *Et si Dieu était féminin*). "Les femmes sont plus proches de l'origine de la vie. Elles seules aiment un être humain avant même qu'il ait vu le jour." D'une part, ces propositions ne sont pas vraies pour toutes les femmes, d'autre part, elles me laissent inquiète sur l'image masculine qui se dégage en contraste et qui ne se vérifie pas. Il y a là une méconnaissance de la paternité comme de la maternité. Les femmes du côté de la vie et les hommes du côté de la mort. C'est trop et c'est trop peu. Les femmes comme les hommes sont ambivalentes. Ne voir les femmes qu'à travers leur capacité potentielle à la maternité me semble terriblement réducteur de la personnalité humaine des femmes.

Ce maintien par les hommes de la spécificité des femmes et d'une identité féminine bien repérable est signe d'une crainte pour leur propre identité. Malgré toute sa clairvoyance sur ces sujets, Drewermann, en tant qu'homme, aurait-il peur lui aussi de voir disparaître l'identité qu'il aimerait qu'endossent les femmes ?

A.G.

Daniel Louÿs,
Le jardin d'Eden
Editions du Cerf, collection : *Lire la Bible*, 1992

Eve en son jardin

Grâces soient rendues à Daniel Louÿs, pour sa lecture féministe des chapitres 2 et 3 de la Genèse et du verset 1 du ch. 4.

Ce livre dit peu de choses de l'auteur, sinon qu'il est chercheur au CNRS. Il n'y a aucun doute, Daniel Louÿs est linguiste et théologien et il manie toutes les langues sémitiques anciennes avec allégresse et érudition. Aux détours d'une phrase nous apprenons que "professionnellement j'ai à analyser à longueur d'année des articles... des ouvrages d'exégèse dite biblique". Car non seulement son livre est savant et féministe mais en plus il est joyeux et roboratif. Il est aussi très personnel dans la mesure où son érudition ne le mène pas à faire une lecture de plus des chapitres 2 et 3 de la Genèse mais comme il le dit lui-même, tout en rappelant ses longues années d'études universitaires et théologiques "je n'avais pas réellement "lu" le Récit, c'est-à-dire que je ne l'avais pas laissé m'interpeller dans mes os et dans mes moelles".

Daniel Louÿs s'attache donc à une traduction la plus fidèle possible avec la base du texte massorétique sans justement se servir de traductions précédentes, y compris celle de Saint Jérôme, qui ont tiré les versets dans un sens androcentrique.

Je me contente donc maintenant de relever quelques passages du livre de Daniel Louÿs en vous invitant à vous y plonger en entier pour votre plus grand bonheur.

"L'homme, l'être humain encore indifférencié, non sexué est né hors du Jardin... c'est-à-dire que sa création n'est pas achevée. Elle le sera dans le Jardin".

Aviez-vous remarqué qu'il y a deux arbres exceptionnels dans le jardin d'Eden ? L'Arbre de la vie et l'Arbre de la connaissance de tout. Nous sommes tellement obnubilés par le fruit défendu qu'on oublie cette particularité. Ce deuxième arbre est intéressant car, comme le fait remarquer Daniel Louÿs, la traduction de la Septante traduit..."connaître du bien et du mal". Or le texte hébreu dit : "connaissance du bien-et-mal". Personnellement j'aime cette imbrication des deux adjectifs qui traduisent si bien notre être profond.

Je vous signale l'admirable commentaire du verset 18 : "Lui/Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme... je vais lui faire un allié, c'est-à-dire un vis-à-vis".

Daniel Louÿs fait remarquer combien les traductions passées et récentes ont fait de cet allié une aide qui la renvoie à une condition de second et d'inférieur, alors que le texte hébreu emploie le mot "ézer", littéralement visage à visage qui confère une suprême égalité.

V. 21 "Aussi Lui/Dieu fit-il tomber un sommeil léthargique sur l'homme qui s'endormit... il prit l'un de ***ses côtés*** et remit la chair à sa place". Daniel Louÿs marque l'aspect chirurgical du prélèvement, la blessure, le manque est dans cette chair remise en place. L'auteur souligne qu'il ne se réveillera pas comme avant, il aura acquis une identité sexuelle tout comme son visage à visage.

Le chapitre 2 se termine par le verset 25 : "Or, tous deux étaient ingénus, l'homme et sa femme, mais ils n'en ressentaient mutuellement aucun trouble". Et dans le verset suivant en 3.1 arrive le Serpent nu-ingénieux. Il y a tout un jeu de mots très significatifs. Bien sûr le serpent est mythique mais l'important est ce qu'il dit. "Il dit à la femme". Daniel Louÿs dit : Au vrai, il faudrait lire "La femme dit à la femme", c'est-à-dire "la femme se dit", car le serpent est, en elle, la ***faculté d'imagination*** qui lui vient de Lui/Dieu qui en imaginant l'humanité l'a forcément imaginée

comme une image de Lui, une image imaginante. Bref, une imagination libre totalement libre... Le Serpent dans le Jardin est la présence "objectivée" de notre imagination.

Voilà qui nous donne une plus saine vision des choses que la faute originelle, fut-elle bienheureuse, dont on a chargé la femme et toutes ses descendantes pour la suite des temps. "Dieu a déclaré que vous ne deviez manger d'aucun arbre du jardin." Dans ces versets 1-2-3, Daniel Louÿs voit l'amour de la démarche scientifique, la naissance de la logique formelle et de l'abstraction. L'énonciation du premier problème philosophique : la liberté humaine et il conclut : "La femme est la créatrice de la pensée logique de la recherche scientifique et de la philosophie !"

Je vous laisse lire les arguments que l'auteur développe à partir de ces assertions. Je vous invite au plaisir de découvrir comment l'auteur justifie Eve et l'aveu de l'insigne faiblesse de l'homme.

Je termine par le v.1 du chapitre 4. "Or l'homme avait connu Eve sa femme qui devint enceinte. Elle accouche de Caïn et dit : J'ai créé un humain avec lui".

Daniel Louÿs souligne le ***avait connu***, plus-que-parfait, qui détruit l'idée théologique que l'exercice de la sexualité serait la conséquence de la faute en développant de surcroît une idée peccamineuse.

Bref, ce livre de rigueur linguistique et grammaticale nous donne une vision renouvelée de ces chapitres fondateurs pour notre humanité. Il redonne à Eve sa juste place, non comme l'introductrice du mal en ce monde mais bien comme celle qui la première a usé du langage philosophique et a usé de la liberté que Lui/Dieu a voulu pour l'être humain dès l'origine.

Monique Chomel

Biblica
Questions actuelles, éternelles paroles,

Ed. Fleurus, 1996, sous la direction de Philippe Cottereau, 304 p.

"La Bible, un livre ouvert à tous", nous prévient la préface, appelée *"entrée libre"*. C'est donc a priori un livre écrit dans l'esprit d'ouverture de ce numéro de FHE. En feuilletant ce beau livre, voici quelques remarques faites au fil des pages.

Dès Genèse 2, la création de l'humanité, homme et femme, est mise en valeur tant par les textes : celui de la Bible, ses commentaires, les textes poétiques ou autres, que par les images, car c'est le propre de Biblica que d'actualiser un choix de textes bibliques en l'accompagnant d'illustrations et de photographies allant de l'art ancien à l'actualité, ou d'images de films ou encore de bandes dessinées. Les images renvoient au texte qui prend sens de cette confrontation avec des situations anciennes ou contemporaines.

Les histoires de la Genèse ou de l'Exode restent plutôt des histoires masculines, mais à propos des Dix commandements (Exode 20), une note explique le statut des femmes : *"La femme est traitée ici comme une simple possession de l'homme. Il faudra de nombreux siècles et des luttes opiniâtres, pour qu'elle soit enfin considérée comme son égale, c'est-à-dire comme un être digne et libre"*. La célébration de l'alliance au pied du Sinaï est l'occasion de belles photos de couples : jeunes mariés ou couple âgé où l'alliance se vit dans la liberté, sans laquelle il n'est pas de fidélité.

L'histoire de Samson et Dalila (Juges 16) permet une mise en garde contre les stéréotypes : force physique pour l'homme, pouvoir de séduction pour la femme. *"Très schématique, ce rapport risque d'enfermer hommes et femmes dans des rap-*

ports stéréotypés : l'homme fort, la femme faible mais rusée. Or ce n'est pas une fatalité. La relation peut être harmonieuse et fondée sur des rapports tout autres, où les qualités de la raison et du coeur sont indifféremment partagées."

L'annonce de l'Emmanuel sous les traits d'un nouveau-né (Isaïe 7) est l'occasion de belles images de maternité et de beaux textes comme celui-ci de Ramuz :

Un jour je te verrai venir un peu plus lasse
et lourde d'un fardeau que tu n'as pas connu,
tandis que s'épaissit ta taille,
marchant dans le jardin où les roses fleurissent,
et je t'aimerai encore un peu plus.
Je songe que tu portes deux vies
et qu'il me faut donc t'aimer doublement,
et, quand je sens ta main s'appuyer sur mon bras,
et l'ombre de ton front se poser sur ma joue,
il me semble avancer sûrement avec toi vers la réalisation d'une promesse.

La métaphore de l'alliance qu'Olivette Genest qualifiait de "dévorante" au colloque de Lyon, est bien mise à sa place dans le commentaire d'Ezékiel 16 : *"L'essentiel ici n'est pas de voir en Dieu le mari et d'en déduire que le peuple est la femme, mais plutôt de saisir la relation qui est en jeu ; une relation de confiance, de don réciproque, de désir partagé".*

Le mariage de Tobie (Tobie 7) permet d'aborder la question du mariage aujourd'hui, dans ses aspects privés et publics et qui aurait pensé que le livre des Macchabés 1 permettait une réflexion sur les particularités vestimentaires selon les cultures (Cf. le foulard islamique) ?

Au delà de ces exemples, il faut noter que la différence sexuelle est prise en compte dans bien d'autres pages commentées de la bible, soit par les images où la présence féminine est affirmée, soit par les nombreuses illustrations de couples, soit par les textes dans lesquels les femmes se sentent intégrées sans être expressément mentionnées. Le choix de Dieu est étonnant (1 Samuel 16) : de David à Jeanne d'Arc, il choisit les plus modestes. On ne peut enfermer Dieu, pas plus que celui ou celle qu'on aime (2 Samuel 7). Tendresse d'un Dieu père et mère (Osée 11). Le texte d'Amos 7 où celui-ci prend le risque de parler est illustré par des femmes tibétaines bâillonnées, bravant les forces de sécurité, lors de la Conférence mondiale des femmes à Pékin, 1995. Bien entendu le Cantique des Cantiques est prétexte à superbes illustrations.

A la page 158, on aborde le nouveau Testament. On ne trouve pas dans les Evangiles de lecture féminine ou féministe du comportement de Jésus vis-à-vis des femmes. Ce qui touche les femmes (la Samaritaine, la femme adultère) est pour tous, hommes ou femmes, *"de l'eau pour tous"* (Jean 4). C'est dans Luc 1, avec l'histoire de Marie, que l'on trouve des propos concernant plus spécifiquement les femmes : *destins de femmes,* pour la Visitation par exemple. Saisissante paraît la photographie de la dame-pipi du Pont-Neuf , illustrant le lavement des pieds : *"Reléguée dans les sous-sols de la vie parisienne, elle offre le service le plus humble qui soit."*

Même si les débuts de l'Eglise (Actes des Apôtres 15) sont illustrés par la sculpture de Camille Claudel intitulée "La conversation" et mettant en scène quatre femmes, ceux-ci demeurent bien masculins. On est loin de l'évocation de la communauté de "disciples égaux" . Par contre, la belle interprétation de l'épître de Paul (Ephésiens 5) qui a servi si longtemps à infériorisier les femmes est à noter. Intitulé *"Des relations nouvelles"*, voici le commentaire de ce texte : *"Pour Paul, la mort et la résurrection du Christ représentent l'événement central de l'histoire :*

plus rien ne restera comme avant. Désormais, les relations entre les hommes appartiennent à l'alliance nouvelle ; et les relations entre hommes et femmes sont définitivement transformées." et plus loin nous lisons : *"Partenaires, il reste aux hommes et aux femmes à refaire encore et encore le chemin d'une relation de non domination, de rapport de forces, telle que la danse continue..."* La photo de Barbara Harris, première femme évêque de l'Eglise anglicane, manifeste à quoi peut aboutir cette nouvelle relation, car *"certaines Eglises estiment que l'accès des femmes à la prêtrise est un chemin d'égalité".*

On sent dans plus d'une page de Biblica la prise en compte de la réflexion menée à FHE et cela fait bien plaisir.

Biblica est un beau livre à lire et relire, à regarder et contempler, pour comprendre et prier. Livre à s'offrir et à offrir à des jeunes et moins jeunes, à des chrétiens ou non-chrétiens. Chacun et chacune devrait y trouver des paroles actuelles en réponse à ses éternelles questions.

A. G.

Marc Faessler, Francine Carrillo
L'alliance du désir

Le Cantique des cantiques revisité
Labor et Fides, 1995, 88 pp

Tous deux pasteurs à Genève et bien connu/e/s pour leur collaboration au Centre Protestant d'Etudes, une voix masculine et une voix féminine *dans l'écoute neuve des suspens du texte.* L'émergence du sens est rendue possible d'abord par un choix critique exégétique qui conduit à une redistribution des différents éléments ; distinction est faite entre Salomon qui a ravi la Sulamite contre son gré et l'amant auquel elle reste fidèle en lui résistant. Le texte retrouve alors sa logique dramatique. En distinguant la voix de l'amant (ou qui évoque l'amant) et celle de Salomon, on entend les *deux discours discordants et opposés sur l'amour qui se combattent dans le Cantique des cantiques. ...Il est impossible de réunir sous la même instance énonciatrice la comparaison de l'aimée à une cavale "parmi les attelages de Pharaon"(1,9) et l'invite amoureuse...."Lève-toi vers toi-même, ma compagne, ma belle, et va vers toi-même !"*(2,10). D'un côté, l'amour captatif et objectivant, les termes guerriers, les comparaisons triviales ; de l'autre une invite oblative : *La subtilité de l'hébreu fait lever ici un sens inédit sur la relation amoureuse qui est en son fond ouverture mutuelle où chacun donne à l'autre d'apprendre son nom dans le mouvement même de la rencontre. Comme si accoster aux rivages de soi passait immanquablement par le visage de l'autre.....*

On l'aura compris, l'ouvrage est passionnant d'un point de vue technique, je veux dire pour ce qui renouvelle notre compréhension du sens littéral et logique. Il l'est aussi, et grâce à une langue superbe, pour creuser et faire émerger ce que le Cantique des cantiques noue en un drame humain et théologique. L'amour en est l'enjeu. *Car la vérité de l'amour n'est pas de posséder son objet, mais de réveiller en l'autre le sujet qu'il est dans la parole : "fais-moi entendre ta voix.."* Drame dont Dieu aussi *est l'enjeu. Ou plutôt sa Transcendance, dans la mesure où elle nous appelle à mettre nos existences dans sa silencieuse trace...*

M.Th. van Lunen Chenu

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Prix citron

Prix citron aux sportifs machistes de Saint-Maixent (France)

La France a en matière de droit comparé entre hommes et femmes, la dernière place européenne. Dans la vie quotidienne, dans le travail, en matière politique, mais aussi en sport. Ainsi cette spécialiste de la course à pied, originaire de Saint-Maixent en Deux-Sèvres, qui témoigne du peu de considérations des efforts féminins dans les compétitions dominicales. Les arrivées des femmes ne sont pas annoncées au micro ; les banderoles et les barrières sont démontées après que ces messieurs ont franchi la ligne (bonjour la galanterie française !) ; les récompenses sont réservées aux représentants du sexe dit fort, pour des temps quasiment identiques à ceux des dames. A propos de primes, le vainqueur d'un 5 km à Saint-Maixent, a remporté un VTT ; la première féminine arrivée... deux minutes après cet athlète, s'est vu remettre un fer à repasser. Question machisme, inutile de repasser !

Camille Ladaire (Nouvelle République du Centre-Ouest, 26/4/1997)

Prix orange

Prix orange au Mouvement Démocrate Indépendant [1]

Pour sa plaquette intitulée ***"Voulez-vous être députée ?"*** Comment et pourquoi être députée ? Quelles stratégies adopter ? Quel rapport aux hommes ? Tous les renseignements sont donnés et les difficultés propres aux femmes sont abordées. Cela donne envie de se présenter. Le Mouvement a en effet le projet de présenter des candidates (et des candidats) indépendamment de toute formation politique de droite ou de gauche. Il se trouve pris de court devant le nouveau calendrier électoral, mais bien déterminé à se mettre cependant en campagne.

1. Françoise Champetier de Ribes, 20, rue Pierre et Marie Curie, 75005 Paris

Ce numéro
40FF

abonnements 1997
(Partant de janvier)

France 150 F, Europe 175 FF, autres continents 200 FF
A verser à : FHE 68, rue de Babylone 75007 Paris
C.C.P. : 161225A Paris

Les lectures féministes de la Bible ne datent pas d'aujourd'hui.
Poème extrait du livre de Jeanine Moulin
"Huit siècles de poésie féminine" Anthologie, Ed. Seghers, 1963

Ne jetez plus sur nous d'injures si grands sommes,
Hommes par trop ingrats et de coeur endurci,
Dieu n'a-t-il pas de nous comme de vous souci ?
N'est-il pas créateur des femmes et des hommes ?

Je sais bien qu'entre vous il y a maints prud'hommes,
Maintes femmes y a vertueuses aussi ;
Et l'un et l'autre sexe il n'y a nul sans si1,
Car d'une même chair environnés nous sommes.

Voyez comme aujourd'hui les femmes ont l'honneur
Les premières de voir le souverain Seigneur,
De lui baiser les pieds, d'aller dire aux Apôtres

Qu'il a vaincu la mort et qu'ore il est vivant.
De nous blasonner donc cessez dorénavant :
N'enviez nos honneurs, contentez-vous des vôtres.

1. sans reproche

Soeur Anne de Marquets (1533-1588)
Sonnets spirituels, 1605

femmes
&hommes
de eglise

68, rue de Babylone 75007 Paris
✆ 01.47.05.76.99